

Feinte alliance

Renaud, Dominique

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LE POULPE

DOMINIQUE RENAUD

FEINTE ALLIANCE

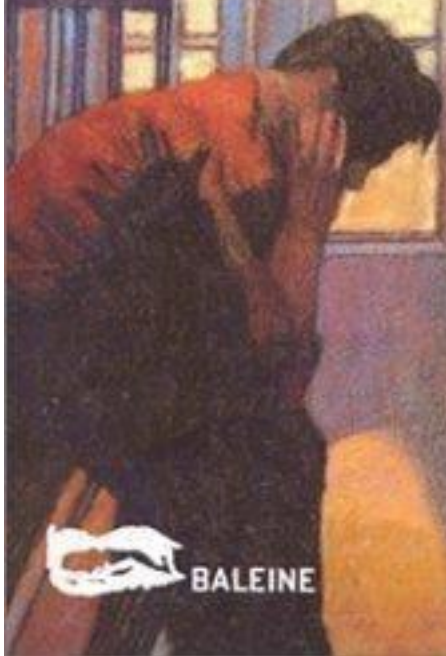


BALEINE

LE POULPE

DOMINIQUE RENAUD

FEINTE ALLIANCE



BALEINE

LE POULPE

Dominique Renaud

FEINTE ALLIANCE

LE POULPE ÉDITIONS BALEINE

Du même auteur :

État d'arme, Éditions Hors Commerce, 1998

Certains l'aiment froide, Éditions de la Voûte,

Métro-Police, 1997

Morts à l'appel, Éditions Canaille, 1995

C'était un vendredi 13. Jour de colère et jour de merde. L'inspecteur Jean-François Bardot l'avait prédit. Il n'était pas plus superstitieux qu'un autre, mais depuis quelque temps des bruits qui ne lui plaisaient guère couraient sur son compte dans les bureaux du quai des Orfèvres.

La veille, l'homme avait dîné d'un bœuf-carottes prémonitoire. Son chef de groupe avait débarqué chez lui peu avant qu'il ne se couche. Il l'avait regardé comme s'il arrivait d'une autre planète.

- Désolé, Jef, mais il fallait que je te voie.

L'inspecteur Vernes était un peu à cran. Il avait passé une partie de la soirée dans le bureau du directeur de la P.J. Bardot lui servit un rhum pour lui calmer les nerfs.

- Je présume que c'est de cela que tu es venu me parler ?

- En quelque sorte ; quoiqu'il n'y ait pas grand-chose à dire pour le moment. Mon rendez-vous avec le patron était prévu depuis quarante-huit heures. Tout ce qu'il a fait, c'est brasser de l'air pour me dire que les charges qui pesaient sur Moulinier n'étaient que trop réelles.

- Ensuite ?

- Ensuite que d'autres fonctionnaires allaient faire l'objet de nouvelles investigations.

- Dont moi ?

- Possible.

- Possible ou probable ?

L'inspecteur Vernes baissa les yeux.

- Il ne me l'a pas dit expressément mais... ton nom apparaîtrait sur la liste que l'IGS lui a transmise. La nuit dernière, j'ai fait la tournée des types censés être au parfum de l'affaire. Selon eux, il existerait des liens entre Renaudier, Reibel et toi.

Bardot ne broncha pas. Il alla à la cuisine et remplit un verre d'eau au robinet. Il revint, affectant un calme que les expressions de son visage

démentaient. Vernes avait bu son rhum et le regardait, en manager confus qui craint de perdre un de ses poulains. Bardot lui resservit un verre.

- Jef, je sais que c'est des conneries.
- Dans ce cas, pourquoi t'es venu ?
- Parce que je sais aussi que tu n'y couperas pas.

L'inspecteur Vernes agrippa le bras de son subordonné.

- Méfie-toi, Jef, ce sont des vicelards. Ne crois pas à toutes les saloperies que tu entendas à ton sujet. Lorsqu'ils dégoiseront sur ton passé, essaie de ne pas écouter. Ils se serviront de toutes les stratégies imaginables pour te faire craquer.

L'inspecteur Bardot hocha la tête, comme résigné. Les propos de Vernes lui avaient retourné l'estomac. Il se demandait comment sa femme allait encaisser la nouvelle. Il dit enfin, d'une voix sourde et lasse :

- Demain huit heures, au coin de la rue. Tu passes me prendre, si ça ne te dérange pas.
- Pour aller où et pour faire quoi ?
- À ton avis ?

Vernes n'insista pas. Il vida son verre, attrapa son pardessus. Au moment de franchir la porte, il se retourna vers Bardot.

- Ne les provoque surtout pas, Jef, conseilla-t-il. Ça ne ferait que les exciter.

Mais Bardot n'écoutait déjà plus.

Il alla se coucher, ne trouva pas le sommeil. Ses yeux vinrent se fixer sur une salle d'interrogatoire et ne la quittèrent qu'au petit matin.

* * *

L'inspecteur Vernes l'attendait comme convenu. Ils arrivèrent au quai des Orfèvres sur le coup des huit heures. Ils traversèrent les longs couloirs du « 36 » où ils croisèrent quelques uniformes. Un « sida, sida » chuchoté par un OP percuta les oreilles de l'inspecteur ; les bouches des hommes étaient fermées et tous les regards tournés vers

lui.

« Sida, sida. » Un nouveau terme pour désigner la police des polices, ces fonctionnaires des cabinets de discipline chargés de mettre au pas les flics véreux. Le mot avait fait le tour des commissariats dans les années 90. Le virus avait peu à peu remplacé le traditionnel bœuf-carottes. Mais il signifiait toujours qu'à l'IGS, on vous y faisait mijoter à petit feu.

Les deux hommes arrivèrent dans un bureau où trois civils étaient assis, dont l'un derrière une machine à écrire. Bardot les salua dans les règles. L'un d'eux, court sur pattes, se leva et renvoya l'inspecteur Vernes d'un : « On va entendre votre homme. » La pièce était haute de plafond et éclairée par des néons qui accentuaient le jaune pisseux des murs, rendant plus glauque encore le bureau gris administration trônant au beau milieu. Plaquée contre un mur, une petite armoire-vestiaire rivalisait de tristesse avec les quelques reproductions accrochées çà et là. Le petit râblé disposa un siège face au bureau.

- Assieds-toi, lui dit-il, affichant clairement son intention de ne pas se perdre en préambules.

Deux durs à cuire faisaient face à l'inspecteur Bardot. Ils étaient habillés de la même façon et arboraient le même faciès, cheveux en brosse et gueule renfrognée. Celui de droite ne se distinguait que par sa chemise, constellée de taches de graisse. Jambes écartées, ses pouces courant le long de ses bretelles, il regardait Bardot droit dans les yeux.

- Pas banal de voir un flic venir ici de son plein gré, commença-t-il insidieusement.

- C'est que je déteste les rumeurs ; plus encore lorsqu'elles sont infondées.

- Tu attends peut-être qu'on t'apporte les preuves ?

- J'attends surtout des explications, et j'exige d'être placé en garde à vue, avec toutes les garanties que cela comporte.

- Méfiant?

- Disons que je ne suis pas le seul à être victime de la rumeur...

- De quelle rumeur veux-tu parler ?

- De celle faisant mention de comptes rendus d'interrogatoires qui disparaissent mystérieusement.

-Prétendrais-tu qu'on dissimule les faits ?

- Je ne prétends rien ; je vous ai dit qu'il s'agissait d'une simple rumeur.

- Ironique avec ça ! grommela le type de gauche. D'être si tatillon ne te donnera pas le change. Puis : Bon, fini la rigolade ! Vide tes poches et enlève ta ceinture. Fais-nous voir ton flingue.

Le petit râblé fit tomber les munitions du barillet sur la table.

Les questions commencèrent à pleuvoir, se succédant à un rythme de triples croches comme si les réponses n'étaient que les appoggiatures d'une partition préparée d'avance.

- L'affaire de Fontenay-aux-Roses, ça ne te dit rien ?

- Absolument rien.

- Une famille de Yougoslaves aurait été dévalisée par trois policiers : Renaudier, Reibel et... toi. Tu les connais ?

- Qui ? Les Yougoslaves ?

- Les flics, duconno !

- C'te blague ! On a travaillé ensemble pendant quatre ans.

Perplexe, l'homme à la chemise sale revint à la charge.

- Le supermarché de Savigny-sur-Orge, ça te parle peut-être plus ?

- Pas davantage.

- Dans ce cas, pourquoi un des codétenus de Renaudier te met en cause dans cette affaire ?

- Demandez-le-lui.

Il sortit de sa poche un paquet de Gauloises blondes et gratifia le petit râblé d'un coup d'œil complice.

- Je peux ?

L'autre acquiesça. Une fumée grise s'effilochoa devant lui. Il en alluma une à son tour, contourna le bureau et, sans quitter sa cigarette, s'approcha du visage de l'inspecteur, à le toucher.

- Dis-moi, Bardot : combien de cambriolages as-tu commis avec ces gus ?

- Le dernier chiffre fait état d'une cinquantaine.

- Fais gaffe à ce que tu dis : certains ont le vin mauvais ; moi, ce serait plutôt les plaisanteries vaseuses.

La cigarette tremblait entre ses lèvres, au rythme de ses paroles. Un peu de cendre vive s'en détacha et tomba sur le plancher.

- Puisque tu le prends ainsi, on va te faire une représentation et tu l'auras dans l'os.

- Aucun problème. Représentez-moi à qui vous voulez.

Le flic de l'IGS ne s'attendait pas à une telle riposte. Il émit quelques grossièretés avant de reprendre :

- Tu sais que c'est grave ce qui t'arrive, mon p'tit Bardot ?

- Je sais qu'il ne s'agit pas là d'une simple suspicion.

- Pourtant tu ne fais pas grand-chose pour éviter le mandat de dépôt !

- Je n'ai rien à faire : je suis innocent.

- Que tu dis !

- Prouvez le contraire.

- On va s'y employer, mon p'tit Bardot. On va s'y employer. Mais, comme t'es un garçon qu'a l'air d'avoir des couilles et que nous autres on aime bien ça, on va te laisser une chance de ne pas te retrouver aussi loqueteux qu'un SDF et de bénéficier d'un rapport, sinon dithyrambique, du moins... compréhensif de notre part.

- Tu as vingt-quatre heures pour tout avouer, enchaîna le petit râblé en souriant.

-Sinon?

- Sinon je ne donne pas cher de ta vie de famille !

Bardot se borna à retirer la cigarette qu'il avait aux lèvres et à l'écraser du bout de sa chaussure. Puis il releva la tête ; il semblait avoir pris vingt ans en une fraction de seconde. Les traits de l'inspecteur pâlirent encore, jusqu'à ne plus former qu'une tache blanche.

Il n'ajouta rien de plus. Deux gardiens le convoyèrent jusqu'à une cellule grillagée fermée de l'extérieur par un loquet, avec une barre rivée au mur à l'intérieur.

Ce n'est que vers minuit que les commissaires de l'IGS revinrent le voir, porteurs d'un formulaire d'autorisation de visite domiciliaire.

- On a décidé de s'inviter chez toi, histoire de jeter un œil sur ton train de vie !

- Vous serez déçus.

- C'est ce qu'on verra. En attendant, signe ce papelard et on te fout la paix pour cette nuit.

-Pour ce qu'il en reste...

- C'est mieux que rien. Et puis tu auras le temps de prévenir ta femme avant qu'elle ne vienne faire sa déposition. Sympa, non ?

Bardot préféra ne pas répondre. Il signa, ramassa les pans de son trench et sortit de la cage. Les deux types de l'IGS le suivirent des yeux. On aurait dit des frères jumeaux, écrasés d'ennui et abrutis par la routine de leur boulot.

Dehors, une pluie fine s'était mise à tomber. Il était tard. Bardot n'avait rien mangé depuis la veille et il sentait ses paupières le démanger de sommeil. Lentement, il remonta Sébastopol. Sur le boulevard flottait une atmosphère de silence, de tristesse, d'abandon. Les rares personnes qui s'y promenaient déambulaient comme des ombres. Quelques autos passaient, silencieuses sur l'asphalte détrempé. Le Sébasto ressemblait à une grande artère froide, déserte et sombre, malgré le halo blanc des réverbères. Bardot pénétra dans le premier bar encore ouvert. C'était un troquet minable, comme tant d'autres : un patron qui somnolait, la tête penchée sur son comptoir, et une serveuse, plantée un peu plus loin, qui s'emmerdait ferme. Un long type maigre au jean troué s'excitait sur un flipper. Il restait peu de clients, tous occupés à siroter leur verre. Et à fumer.

Bardot s'assit à une table isolée, à proximité de la vitre. Il appela la

serveuse. C'était une petite blonde un peu desséchée qui portait une jupe noire et un ruban dans les cheveux.

- Une fine, s'il vous plaît.

Il avait une faim de tous les diables mais il préférait boire. La serveuse s'éloigna. L'inspecteur sortit un livre de son trench. *Livro do desassossego*. Ce qui donnait à peu près : *le livre de l'intranquillité*. Cela faisait six mois que le bouquin le suivait partout ; et il ne l'avait pas ouvert de la journée. De son auteur, Bardot ne connaissait rien. Il était tombé un jour sur lui, au cours d'une perquisition. Le titre lui avait plu, ainsi que le nom de l'écrivain.

Pessoa.

Personne.

Tellement prémonitoire, s'était-il dit après coup. Il se l'était acheté le soir même.

« Je n'ose pas le silence, tel un homme qui aurait peur d'une pièce obscure », lut-il, ayant ouvert une page au hasard.

La serveuse revint avec son plateau. Bardot la regarda à peine et but son cognac d'un trait avant d'en commander aussitôt un autre.

« Je voudrais m'enfuir. Fuir ce que je connais, fuir ce qui m'appartient, fuir ce que j'aime. Je voudrais partir -non pas vers un impossible royaume des Indes, ou quelques vastes îles au Sud de tout le reste, mais vers un endroit quelconque -hameau perdu ou retraite lointaine- qui, par-dessus tout, ne soit pas cet endroit-ci... »

Bardot referma le livre. Trop insoutenable pour cette nuit. Il avait très vite compris la raison de son attachement particulier pour cet auteur, dont toute la vie avait été exclusivement vouée à l'écriture. Lui qui n'écrivait pas, n'avait jamais écrit, qui poussait même son aversion pour l'alignement des mots en demandant à sa propre femme de rédiger les rapports de police auxquels il ne pouvait pas se soustraire !

Bardot se mit à boire la seconde fine que la serveuse avait posée sur le guéridon. Cette fois, avec lenteur. Deux nuits qu'il se trouvait hors du monde ; deux nuits qu'il ne comprenait pas ce qui lui arrivait, comme si les flics de l'IGS lui imposaient un passé, des faits, un rôle qui lui étaient étrangers. Il renversa un peu la tête et ferma à moitié les paupières. Son visage, déjà naturellement pâle, était devenu plus pâle encore.

Les emmerdes venaient à peine de commencer, et il se demandait déjà quand elles allaient finir.

Lorsque son nom parvint à ses oreilles, il se contenta d'émettre un grognement comme s'il avait eu peur que, levant la tête, ne lui fût confirmée l'idée que son petit quart d'heure d'extase, de sagesse gauloise, de méditation tranquille, nourri de quotidiens et de cafés-crème, était une fois encore tombé à l'eau.

- Bonjour, Gabriel.

La voix était sortie d'un cache-nez ; son propriétaire se frottait les mains et piétinait le sol du bar-resto réputé peinard de l'avenue Ledru-Rollin. À mi-journée, le bien nommé Pied de Porc à la Sainte-Scolasse, où l'inconnu venait d'entrer, sentait encore le petit noir, le croissant chaud et le houblon des ouvriers en bleu de chauffe venus se décrocher les cordes vocales. Sécurisant contraste avec le dehors où la radio venait d'annoncer une grève surprise de la RATP agrémentée d'un état de l'air calamiteux et d'un thermomètre flirtant avec les moins dix degrés.

- C'est pour quoi ? demanda le Poulpe avec une animosité non feinte, les yeux toujours rivés sur son tabloïd plié à la rubrique des faits divers.

- Vous répondez souvent aux gens de cette manière ?

- Seulement quand je suis mal poilé.

- Et aujourd'hui vous l'êtes ?

Devant tant d'obstination verbale, le Poulpe finit par lever la tête, résigné.

- Ouais. À cause de vous.

L'inconnu baissa son cache-nez. Les yeux de Gabriel furent alors happés par une brune potelée au visage plus blanc que pâle, le regard dissimulé par une paire de lunettes noires. Elle arborait une opulente chevelure tombant sur une carrure d'haltérophile engoncée dans un flight-jack en mouton retourné.

- On se connaît ? avança-t-il, se rappelant qu'elle l'avait appelé par son prénom.

- Ça se pourrait bien.
- J'ai beau chercher, je ne vois pas.
- Juin 86. Rue Monsieur-le-Prince. Ce jour-là, les CRS avaient tabassé un Beur. On se trouvait à trois portes cochères de là, en train de jouer à cache-cache avec d'autres flics.
- Lidia ! Lidia Baradji.

La Lidia en question retira ses lunettes. Elle avait les yeux très bleus. Même dans la pénombre hivernale du restaurant, on distinguait bien le bleu. Ses yeux étaient pointés sur ceux de Gabriel ; ils attendaient la suite.

- Assieds-toi, je t'en prie. Je t'offre quelque chose ?
- Un thé bien chaud.
- Gérard, un thé bien chaud pour la p'tite dame, s'il te plaît !

La jeune femme enleva son flight-jack. Dessous elle portait un gilet serré qui lui moulait les seins et un Jodhpur en cuir dont le tour de taille équivalait aux diamètres d'une cymbale et d'une grosse caisse réunies. Le Poulpe la regarda, béat d'admiration devant ce corps sculpté à la manière d'un Botero. Lidia avait conservé son attrait d'antan ; sa peau était fine, peut-être trop blanche, mais Gabriel aimait ces peaux diaphanes qui contrastaient, étaient comme une provocation sensuelle aux rangées de poils courant en ordre dispersé de ses mâchoires aux bouts de ses orteils.

Il but pensivement une gorgée de café tiède. Ce qu'il avait devant les yeux relevait davantage du souvenir que du présent. Ils s'étaient en effet rencontrés sous une porte cochère, dans des circonstances somme toute contraires à celles que l'on attribue généralement à ces vénérables abris parisiens. Il revoyait le studio de Lidia, un studio ordinaire, plus ordinaire encore que celui où il habitait à cette époque, mais sans aucun doute mieux situé. Lidia était entrée dans sa vie sous la matraque d'un CRS en chaleur. Elle devait avoir à peine dix-huit ans et militait déjà au MLF. Elle commençait tout juste à s'apercevoir qu'il y avait des hommes en ce monde et à désirer en connaître un.

Ce serait lui, Gabriel Lecouvreur, pour l'heure âgé de vingt-six ans, la gueule en sang et la jambe droite provisoirement H.S.

Lidia l'avait soigné et hébergé pendant deux jours. Au soir du

deuxième jour, elle s'était déshabillée. De sa poitrine de coiffeuse à glace ovale s'échappait un doux parfum de sensualité prête à éclore. Gabriel avait alors senti ses doigts dans ses cheveux tandis que sa bouche trouvait, en guise d'offrande, deux tétons bruns, proéminents et durs comme du cuir bouilli. Rubens et Botero, s'était alors dit le Poulpe. Le XVIIème et le XXème enfin réconciliés. Ils avaient encore passé une bonne semaine ensemble ; jusqu'à ce que le féminisme exacerbé de sa compagne ainsi que des considérations sur les Cours de linguistique de Ferdinand de Saussure finissent par l'emporter sur celles, plus esthétiques, du peintre et du sculpteur.

Ils ne s'étaient jamais revus. Jusqu'à cette fin de matinée de février 99, dans ce restaurant du 12ème arrondissement. Autrement dit, dans une autre vie.

- On peut se tutoyer, non ?
- On peut.
- Dis-moi : c'est un hasard ou tu es venue exprès pour moi ?
- Je suis venue exprès pour toi.
- C'est gentil. Cela dit, je présume que ce n'est pas pour discuter de notre dernière manif ?
- Non, effectivement.
- Ni pour savoir ce que je suis devenu ?
- Pas besoin de te le demander, je le sais déjà.
- Ah !
- Du moins pour les grandes lignes.
- Ça me rassure.

Lidia fouilla dans son sac et en sortit un paquet de Dunhill. Elle n'avait pas changé de marque.

Preuve qu'elle tenait plus à ses manies qu'à ses amants. Elle se passa les doigts dans les cheveux puis alluma sa cigarette.

- Et moi, comment m'as-tu trouvé ? reprit Gabriel, que la curiosité commençait de titiller.

- Quelqu'un m'a donné cette adresse.
- Qui donc ?
- Un flic.
- Allons bon. Il aime les pieds de porc, au moins ?
- Même pas.
- La bière, alors ?
- Il ne boit que de l'eau plate.
- C'est donc que j'suis fiché !
- Là, tu te trompes.
- Qu'est-ce que t'en sais ?
- J'ai vérifié.
- Merde ! Ne me dis pas que tu es flic, toi aussi ?
- Presque.

Gabriel avait beau avoir l'esprit ouvert, il en resta comme deux ronds de flan. Entre temps, Gérard, le maître de céans, s'était approché du couple, torchon sur l'épaule, théière à la main. Il avait regardé le Poulpe en coin. Un bref coup d'œil de ce dernier lui recommandait humblement de ne pas insister.

Ce qu'il fit.

Religieusement.

Lidia eut tout le temps de préparer sa repartie ; un léger sourire, à la fois orgueilleux et triste, errait sur ses lèvres. Elle écrasa sa cigarette et en alluma une autre. Puis dit, la gorge serrée :

- Bardot, ça te dit quelque chose ?
- L'égérie de la Nouvelle Vague.
- Non.
- La Teresa des bébés phoques.

- Un homme, Gabriel, un homme : pas une poupée Barbie !
- L'inspecteur de la BRB, dans ce cas ?
- Il était temps !
- J'ai cru comprendre qu'il était en taule.
- Ça fera six mois demain.
- Possible. Et après ?
- Je viens de sa part.
- Pourquoi ? Tu lui as parlé de nos ébats de jeunes post-soixante-huitards amochés par ses frangins de la Compagnie républicaine de sécurité ?
- Aucun rapport.
- Alors quoi ?
- Il dit qu'il n'y a que toi qui puisses le tirer de là où on l'a mis.
- C'est une blague ? demanda Gabriel avec la tête d'un militant dont les principes auraient été mis à mal.
- Je me suis posé la même question.
- Tu le lui as dit ?
- Je ne veux pas qu'il sache que je t'ai connu.
- Question de fréquentation ?
- Question de tact.
- Et tu es vraiment sûre que c'est à moi qu'il pense ? Des Lecouvreur, il y en a des pages dans l'annuaire.
- Sans doute ; mais il n'y a qu'un seul Poulpe sur tout le territoire.
- Parce que tu connais ça aussi ? fit Gabriel, aussi déconcerté que si sa mère l'avait surpris tout nu au lever du lit.
- Tu crois peut-être que les contribuables payent la police pour qu'elle se tourne les pouces ?

Il y eut un instant de silence, pendant lequel le Poulpe sembla chercher un point où accrocher son regard, comme pour remettre de l'ordre dans ses idées. Avant qu'il ne le trouve, Lidia avait rompu ce moment d'auto-concertation en ajoutant :

- Il te veut toi et personne d'autre.

- Tu ne m'as toujours pas dit ce que tu faisais, renchérit Gabriel, renouant ainsi avec une idée qui ne l'avait pas quitté, à savoir la raison sociale de la présence de Lidia en ces lieux. Question turbin, j'veux dire.

-Moi ?Rien.

- Femme au foyer ?

- On peut appeler cela comme ça.

- Si je comprends bien, Bardot...

La jeune femme leva sur lui son visage las de militante résignée. Des rides de fatigue boursoflaient le blanc presque transparent de ses cernes.

Elle soupira :

- C'est mon mari. Ça t'étonne?

- Disons que ce n'est pas fait pour m'éclairer sur les mystères de l'âme humaine.

- Pauvre con !

- Je revois bien là les invectives féministes post-soixante-huitardes.

- Et moi les vannes du parfait ringard ! À ce que je sache, les flics ont de quoi penser et de quoi baiser, comme n'importe quel mortel de leur espèce !

Les hostilités étaient ouvertes. L'après-midi promettait d'être passionnant. Pour se donner des forces, Gabriel commanda son traditionnel pied de porc au maître qui installait les nappes. Lidia fuma encore une cigarette sans un mot, avant de déclarer en secouant la cendre :

- Même chose pour moi. Plus une bouteille de Septante-cinq.

Le Poulpe ne broncha pas. Toute cette histoire ressemblait à un banal fait divers revu et corrigé dans une édition bon marché. Excepté que se trouvait en face de lui un personnage singulier : une ex-maîtresse d'à peine trente ans, docteur es-linguistiques, une MLF assagie qui ne rechignait pas sur les pieds de porc, connaissait les spécialités brassicoles du Nord-Pas-de-Calais et qui, par-dessus tout, était en cheville avec un inspecteur de la Brigade de répression du banditisme accusé de corruption et de recel et dont l'apparent état de détresse allait jusqu'à supplier de ses services un SDF anarchisant qui, des flics en général, avait une idée sensiblement voisine de celle d'un commerçant palestinien vis-à-vis d'un Loubavitch passant Torah en main dans le quartier arabe afin d'aller prier devant le mur des Lamentations. Ostentation et ridicule en moins.

Qu'il l'eût souhaité ou non, le Poulpe se sentit soudain léger comme une montgolfière.

- Primo, je ne le connais pas. Secundo, j'aime bien être libre de mes choix. Tertio, il s'agit tout de même d'un flic !

- Et alors?

- Me demander ça à moi, c'est un peu comme si l'on demandait à Dieu de se faire l'avocat du Diable.

- Je te croyais plus humain, dit Gérard. Tu me déçois.

- Dis plutôt que Lidia t'a tapé dans l'œil.

- C'est pas tous les jours qu'une cliente me parle ainsi de mes pieds de porc.

- Et qui bouffe aussi glande quantité ! ajouta Vlad avec son accent d'immigré roumain.

- C'est vrai qu'elle avait un bon coup de fourchette, reconnut Maria.

- À la mesure de son embonpoint.

- Le tout sans aucun complexe, conclut Gérard. C'est rare de nos jours, les filles qui ne cherchent pas à ressembler à Saindi Croforde.

Gabriel dégustait sa Jade à petites gorgées, appréciant en connaisseur la saveur ronde, boisée, la bonne amertume de cette bière de garde. Il écoutait. L'équipe du bar-resto s'était réunie autour de lui après le départ de Lidia, et pow-wowait dans le salon comme pour un conseil de sages. Le Poulpe leur avait résumé le topo. L'heure était à la circonspection. Pour la première fois quelqu'un était venu le chercher ; pour la première fois on lui demandait de défendre la cause d'un flic.

- Ce serait vache de laisser tomber une femme pareille, renchérit le patron. Toi, Maria, qu'est-ce que tu en penses ?

- S'agit pas d'une femme mais d'un inspecteur de police, corrigea-t-elle, excédée par le parti pris de son mari. Et d'un ripou, par-dessus le marché !

- C'est justement ce qu'il conteste.

- Qui te dit qu'il ne ment pas ?
- Qui te dit que l'inspecteur Bardot est un ripou ?
- La presse.
- Oui, eh bien la presse, elle peut se tromper ! Pas vrai, Gabriel ?

Des yeux, le Poulpe répondit oui, tandis qu'une série de pensées fugitives, presque sans rapport avec ce qu'il entendait, lui traversaient le cerveau comme des aiguilles. Gérard s'en aperçut ; il attendit que Gabriel revienne sur terre et, comme il tardait, le fit descendre d'un coup de coude.

- À quoi tu penses ?
- Au passé.
- Lidia ?
- À moi, tout simplement. Tu sais quoi ? Quand j'étais même, je voulais devenir commissaire. À cause du gros.
- Quel gros ?
- Maigret. J'adorais Maigret. Pour moi, c'était l'honnêteté incarnée.
- Bardot n'est peut-être pas aussi pourri qu'on le dit ? insista Gérard, interprétant les rêveries de Gabriel à sa manière.
- Lidia m'affirme que son mari est à mille lieues de toutes ces saletés. Je veux bien la croire. Après tout, Lidia est tout sauf une femme naïve. Et s'il lui arrive de succomber à quelque chose, c'est à la bonne cuisine. Pas au baratin.
- Qu'est-ce que tu lui as dit ?
- Que je lui donnerais ma réponse demain.

Gérard pivota vers son aide cuisto.

- Vlad, tu as remonté les numéros que je t'ai demandés ?
- Sont derrière vous, patron.

Le restaurateur saisit les tabloïds chiffonnés, les déplia, en vérifia les unes.

- Le gang des égoutiers, tu te souviens ? demanda-t-il à Gabriel après avoir isolé un *Parisien* du tas de paperasses.

- Tu parles si je me souviens !

- 5 juin 95. Ce jour-là, les flics sont en alerte. Après deux ans de cavale, le gang vient d'être repéré dans une succursale du Crédit Lyonnais, à l'angle de la rue Oberkampf et du boulevard Voltaire. C'est un micro sismique dissimulé dans une des parois de la salle des coffres qui a donné l'alerte. Au même moment, je me trouvais aux alentours de la rue Crussol, à une centaine de mètres du lieu du casse. Léon était malade, et il y avait un bon veto qui créchait pas loin de là.

- Tu ne m'avais jamais raconté ça, dit Gabriel.

- C'est que tu devais être en vadrouille.

- À Dieppe, confirma Maria. T'y es resté un bon bout de temps.

- Tiens ! Vise un peu la photo de groupe, dit Gérard, exhibant devant lui une page du *Parisien*.

À gauche, les inspecteurs Gallois, Reibel et Renaudier. Au centre, Raymond Parent, patron de la BRB, à droite, le commissaire Buzon, chef de la BRI ; derrière, les inspecteurs Bardot, Fresnais et Mordillat. Soixante-quinze inspecteurs et commissaires quadrillent le périmètre. Toutes les voies de repli possibles sont couvertes.

Il est seize heures trente. Ma visite chez le vétérinaire est terminée. Je traverse le boulevard Richard-Lenoir, parviens tranquillement rue de la Folie-Méricourt quand, brusquement, du bout de la rue, trois coups de feu retentissent. J'aperçois au loin un type, probablement un policier, foncer vers un autre, un pistolet-mitrailleur à la main. Puis d'autres flics venant à la rescousse du premier. J'apprendrai le lendemain par les journaux que c'est Parent qui avait été à l'origine du bordel. Les gangsters étaient au nombre de cinq. À ce moment, Parent vient d'en choper un. Mais les coups de feu ont alerté les trois autres qui se trouvent alors dans cette même rue, mais plus en avant, à proximité de l'église Saint-Ambroise. Qu'est-ce que font nos caves ? Ni une ni deux, ils quittent leur bagnole et reviennent sur leurs pas, armes aux poignes. Dans la rue, c'est le boxon, comme d'habitude : des voitures sont stationnées de chaque côté, une camionnette est en train de manoeuvrer au beau milieu tandis qu'une moto-crotte choisit juste cet instant pour se pointer et commencer à faire le ménage sur le trottoir. Couronnant le tout, des voitures de police encombrant la chaussée. Les truands ne les reconnaissent pas. Du moins pas tout de

suite. Moi, en revanche, j'ai le temps d'imaginer le topo. Faut dire que je me trouve à présent aux premières loges, à quelques mètres d'une 405 dont je parierais qu'elle appartient aux gars du « 36 ». Tout à coup, un homme en sort. Les deux truands l'ont aperçu. J'ai juste le temps de botter le cul de Léon et de m'engouffrer dans une laverie automatique. Des coups de feu éclatent, j'aperçois un type sur le carreau, bientôt un second. Il est couché sur le trottoir. C'est Moulinier, le type de la 405. Il a les yeux grands ouverts et semble me regarder. Puis brusquement : « Vous libérez mon pote ou je bute votre collègue ! » Silence de mort. Plus personne ne bouge. À gauche, Parent et son braqueur menotté. À droite, son comparse et, au bout du .45 que celui-ci tient dans sa main, la tempe d'un flic : l'inspecteur Bardot.

Puis tout va très vite : le truand est libéré. Il s'engouffre dans une Safrane blanche, l'otage est projeté sur la banquette arrière alors que celui qui le tenait en respect prend le volant et démarre en trombe sous la pluie qui commence à tomber. Direction : boulevard Voltaire, puis porte de Vincennes. La suite, c'est les journaux qui la relateront : une fusillade sur le périph', un nouveau changement de véhicule, Bardot qui profite d'un moment de confusion pour prendre la fuite, atteindre une cabine téléphonique où il parvient à donner le signalement du véhicule volé et à demander le Samu...

Le petit groupe avait écouté religieusement l'histoire de Gérard. Maria et Vlad la connaissaient par cœur. Mais, compte tenu des circonstances, ils se disaient que le patron devait avoir sa petite idée en tête pour répéter une énième fois cette histoire dont il n'avait d'ailleurs été que le témoin passif. À moins que ce ne fût pour épater le Poulpe de sa mémoire infailible lorsqu'il s'agissait de retrouver la biographie d'un type modérément connu.

- C'est tout ? s'enquit Gabriel.

- Non. Ce n'est que le hors-d'œuvre. En fait, l'histoire de l'incarcération de l'inspecteur Bardot dont son épouse vient de te parler commence ici. Avec la mort de Moulinier.

- Le flic de la 405 ? Pourquoi ?

- Parce que c'est le premier ripou de la liste, dit Gérard. Pour preuve : les autorités judiciaires, au premier rang desquelles se trouve le directeur de la PJ, lui ont refusé les honneurs auxquels il aurait pu prétendre. Depuis, d'autres fonctionnaires ont fait l'objet d'investigations poussées. Ils appartiennent tous à la BRB ou à la BRI. Outre Reibel et Renaudier, emprisonnés et déjà inculpés d'associations

de malfaiteurs et de vols aggravés, d'autres noms apparaissent. Parmi eux : Fresnais, Condé, Tesson et Bardot. Réaction ?

- Ce sont les types de la photo du *Parisien*.

- En clair les principaux acteurs du coup qui a foiré.

- Exception faite de leurs patrons, Buzon et Parent. Tu crois à un règlement de comptes au sein de la flicaille ?

- Non. À mon avis, c'est plus compliqué que ça. Cinq de ces hommes sont des ripoux, cela ne fait aucun doute. Reste Bardot. Il a été dénoncé par Renaudier, puis par son indicateur, un certain Lamraoui que Bardot connaît bien pour avoir travaillé pendant un temps au « groupe nuit » de la BRB.

Gérard et Gabriel se regardèrent, peut-être pour s'observer l'un l'autre, peut-être parce que le patron avait tout dit et qu'il attendait que son ami lui pose la seule question qui s'imposât alors. Le Poulpe soupira comme s'il avait compris la situation.

- Ce qui me surprend, c'est que tu sois tellement au fait de cette histoire, dit Gabriel. Je te savais un chef cuisto hors pair, mais pas encore un journaliste d'investigation au potentiel insoupçonné !

Ironique et flatteur, Gabriel s'était adressé au patron restaurateur tout en regardant Vlad, comme s'il attendait de son ami un début d'explication aux divagations du maître qui lui avait fait monter tous ces journaux -pour presque rien.

Pendant ce temps, Gérard s'était tourné vers sa femme non sans perplexité et une certaine préoccupation. Des frissons le secouèrent comme du courant électrique. D'un signe de tête, Maria fit signe à son mari de continuer : ce dernier se tourna alors vers Gabriel.

- Vois-tu, le Poulpe, c'est un vache de hasard que cette petite soit venue te demander d'aider Bardot. Parce que si toi tu as connu la fille, nous, on a connu le flic. Enfin moi, surtout...

- Ne me dis pas que tu as fait de la taule à cause d'une sauce de pied de porc avariée !

- Même si ça avait été le cas, j'suis sûr que l'inspecteur Bardot se serait arrangé pour me faire sauter l'amende !

- Pourquoi ? Il est majoritaire dans le capital de ton resto ?

- Oh non ! fit Gérard. Bien que lui et moi soyons originaires du même patelin.

- Alors quoi ?

- C'est mon neveu.

- Pour une nouvelle, c'est une nouvelle, dit le Poulpe, qu'un coup de cymbale dans les tympanes n'aurait pas abasourdi davantage.

- Un petit-neveu, tu me diras ; mais un neveu quand même. J'avais perdu sa trace. C'est lui qui m'a retrouvé lorsque j'ai dû faire ma déposition, suite à cette fusillade rue de la Folie-Méricourt.

Le Poulpe réfléchit quelques secondes. L'affaire Bardot s'épaississait de demi-heure en demi-heure. Plus elle s'épaississait, plus Gabriel se sentait exclu du carré de fidèles prêts à défendre l'honneur perdu d'un inspecteur de la BRB. D'où la question :

- Et moi, qu'est-ce que je viens foutre là-dedans ?

- On voudrait que ce soit toi qui tires cette affaire au clair.

- Qui ça, « on » ?

- Maria, Lidia et moi.

- Par où dois-je commencer ?

- C'est à toi de voir.

- La prison de Bois-d'Arcy me semble un bon début.

Lidia l'attendait, sagement assise sur une chaise. Elle portait le même pantalon cuir que la veille, mais elle était un peu plus pâle que d'habitude. Ses cheveux bruns étaient retenus par une barrette sur sa nuque et tombaient ensuite en queue de cheval.

La salle était pleine d'uniformes et de lardus dont les voix bourdonnaient au téléphone ou, derrière la porte, dans les couloirs. Dehors, il pleuvait ; on entendait le bruit des gouttes cognant le zinc de la toiture.

Lorsque le Poulpe parut à la porte, Lidia tenait en main une lettre de son mari qu'elle n'avait, semblait-il, pas terminée de lire et qu'elle jugeait maintenant inutile de terminer puisque la présence de Gabriel dans cette prison avait enlevé aux mots non pas toute leur signification mais relativisé l'espèce de résignation qu'ils contenaient.

Elle la lui tendit pourtant et il la parcourut d'un œil rapide mais attentif, histoire de prendre la mesure de l'homme qu'il allait rencontrer. Celui-ci ne semblait pas au mieux de sa forme, malgré les apparences : tout ce qui lui restait à faire, écrivait-il, à présent que le seul métier qu'il savait exercer lui était interdit, c'était de trouver quelque chose qui s'y rapportât. Curieusement, il y était question de livre. Bardot disait passer son temps à lire, allongé sur sa couchette. Comme s'il n'attendait rien. Selon lui, ce qu'il avait de mieux à faire s'il voulait garder toute sa raison, c'était de parler le moins possible. Et Pessoa était un de ces auteurs qui invitaient au silence qu'il recherchait.

- J'ignorais que tu t'étais mariée à un mystique, fit Gabriel en se tournant vers Lidia et en lui remettant la lettre.

- Moi aussi, dit-elle.

Le Poulpe se colla une cigarette dans la bouche mais se rappela où il était et la remit dans son paquet.

Au bout d'un moment, un officier de police qui avait reçu l'ordre de les conduire au parloir vint à leur rencontre.

- C'est pour rendre visite à l'inspecteur Bardot, je présume ?

- Exact.
- Vous êtes son amie ?
- Sa femme.
- Et vous ? demanda l'OP en s'adressant à Gabriel.
- Son frère. Je veux dire, le frère de madame.
- Désolé, je...

Le Poulpe sortit sa carte d'un geste qu'il jugea lui-même un peu trop théâtral.

- Je suis aussi l'avocat de monsieur Bardot. Désigné par les syndicats de police de l'inspecteur.

L'autre le regarda, quelque peu impressionné par cette seconde affirmation. Il caressa un instant son chevron de brigadier, secoua lentement la tête avant de dire, l'air pincé :

- C'est bon. Suivez-moi.

L'inspecteur Bardot arriva quelques minutes plus tard, flanqué de deux gardiens qui s'effacèrent lorsqu'il s'assit devant la grille du parloir. En voyant Gabriel, il se prit le lobe de l'oreille entre le pouce et l'index, et se le tritura pensivement. Il ne s'attendait pas à le voir ici.

- Salut, dit-il sans bouger les lèvres.

Lidia avait posé ses deux mains à plat sur ses genoux, pour se forcer à rester calme. Elle examina Bardot, longuement, et parut s'animer. Un tas de questions lui brûlaient la langue mais en même temps elle se sentait paralysée par la présence de ce foutu grillage et des deux gaffes qui surveillaient. Bêtement, elle lui demanda :

- Ça va ?

Bardot se contenta de hocher la tête. Son teint, livide, faisait penser à quelqu'un qui vient de tirer sept ans de centrale.

Il y eut un silence pénible, puis Bardot toussa d'une toux d'éponge mitée.

- C'est gentil à toi d'être venu, le Poulpe. Je suppose que Lidia t'a tout expliqué ?

- Presque. Reste l'essentiel.
- Qui est... ?
- Pourquoi moi ?
- L'homme dont j'ai besoin doit avoir une aversion certaine envers les flics pour ne pas risquer de se faire acheter par eux ; être assez gonflé pour leur tenir tête et leur casser la gueule si besoin est. Il doit faire preuve d'une grande lucidité et être rompu à toutes les bassesses humaines ; être à même de distinguer le vrai du vraisemblable, ou du faux manifeste, et le possible de l'improbable. Surtout, il ne doit avoir aucune attache : ni enfant, ni femme, ni domicile fixe. En revanche, ses papiers doivent être en règle. Dans cette enquête, il ne doit pas s'attendre à ce que quelqu'un lui porte secours. Enfin, il peut boire, jurer, cracher, le tout sans modération mais dans la limite de son temps de repos.
- C'est le profil du légionnaire que tu me présentes là !
- Le légionnaire est trop soucieux de la hiérarchie. C'est justement elle qui m'a foutu dans ce pétrin.

- Et tu comptes sur moi pour t'en sortir...

Bardot opina. Puis se tourna vers Lidia, qui lui renvoya son regard avec une tendresse presque poignante. Gabriel en eut le cœur serré. Ils s'observèrent, tous les trois, attentifs, comme à une passe de cartes au poker.

- Quel est ton prix ? demanda Bardot.
- Un peu de vérité.
- La vérité ne nourrit pas son homme.
- Tout dépend de la nourriture dont celui-ci se contente.
- À ce propos, j'ai entendu dire que tu raffolais des pieds de porc.
- Et toi que tu lisais Fernando Pessoa.
- Tu connais ?
- Suffisamment pour que la chose me surprenne.
- Tu t'attendais plutôt à qui ? Guy des Cars ?

- Passé de mode.
- Gérard de Villiers ?
- Peu crédible.
- Simenon, peut-être ?
- À vrai dire, je ne t'imaginai même pas avec un livre.
- Comme quoi l'image des flics reste à faire.
- Peu de flics lisent les poètes durant leur pause.
- J'en conviens. Ce qui ne signifie pas que ce soit incompatible. Pessoa lui-même n'était qu'un obscur fonctionnaire.
- L'exception confirme la règle.
- Maupassant, Mallarmé, Kafka l'étaient aussi.
- Dis-moi, Bardot : je ne suis pas venu ici pour discuter littérature. Alors, marché conclu ?

Une approbation bienveillante parut sur le visage de l'inspecteur.

- Pourquoi fais-tu cela pour moi ?
- Qui te dit que je le fais pour toi ?

Bardot l'observa avec une certaine impatience, attendant la suite. Mais le Poulpe n'avait aucune envie de s'expliquer sur ce sujet et n'accorda pas grande attention à son invité ; à la vérité, il ne le regarda même pas quand il demanda :

- Ton avocat est au courant ?
- Je préfère qu'il ne le soit pas.
- Question d'éthique ?
- Je me méfie de la loi.
- Qu'est-ce qui t'a été reproché, au juste ?
- Un vol de bagnole et deux hold-up.
- Des alibis pour chacun d'eux ?

- Oui. Mais ils ne veulent rien entendre.
- Qui ça, « ils » ?
- Les flics, les enquêteurs de l'IGS, le juge d'instruction, tout le monde.
- Sur quoi reposent ces alibis ?
- Un témoignage, un agenda. Le témoignage est celui de ma femme, pour le second hold-up.
- Et l'agenda ?
- Depuis trente ans ma mère note jour après jour les faits de sa vie quotidienne ; le temps, les amis, les voisins, les visites familiales... Je me trouvais chez elle la nuit du premier hold-up. C'était un dimanche soir. Noté noir sur blanc.
- Où ça, le casse ?
- À soixante bornes de là.
- À quel moment ?
- Entre une heure et quatre heures.
- Et à quelle heure es-tu rentré chez toi ?
- Vingt-trois heures trente.
- Matériellement possible, donc.
- Matériellement pas impossible. Simplement très difficile. Il m'aurait fallu attendre que Lidia s'endorme, puis que je participe à un cambriolage en grande banlieue ; enfin que je regagne mon domicile avant six heures, sans la réveiller.
- Argument recevable, à supposer qu'elle ne soit pas complice.
- Tu en doutes ?
- Non, mais mon opinion est sans importance.

Gabriel se passa la main sur la figure. Jusque-là, Bardot s'était livré au petit jeu des questions-réponses calmement, en caressant la cigarette éteinte qu'il lui avait offerte.

- Passons au vol de la voiture...
- Une Renault Safrane.
- Un alibi ?
- Inutile : les victimes -des truands- ont été incapables de fournir une date, même approximative.
- Reste que le vol de cette bagnole semble avoir son importance...
- Parce qu'elle était celle de tous les mauvais coups. Reibel l'avait dégotée ; Renaudier, lui, s'était occupé du maquillage. La stratégie est imparable. D'abord, on vole une tire à des truands afin que ces derniers ne portent pas plainte, ensuite on la conduit dans un garage quelconque, on troque des phares blancs pour des phares jaunes, on fait fabriquer puis apposer de nouvelles plaques d'immatriculation. L'astuce consiste à donner au véhicule volé la même immatriculation que celle d'une automobile en tous points semblable, puis à vérifier sur le fichier des voitures volées que ladite

immatriculation n'est pas celle d'un véhicule suspect. C'est ce qu'on peut appeler l'aval du système ripou : la transformation des produits, l'amont étant le recrutement d'un indicateur-casseur pour les braquages.

- Et ton rôle, dans tout ça ?
- Selon eux, j'étais le conducteur, celui qui les accompagnait et qui, au besoin, couvrait leur retraite.
- Pas un boulot à ta hauteur, ça.
- C'est ce que j'aurais souhaité leur rétorquer, si la situation avait prêté à rire.

L'inspecteur Bardot se sentit frissonner. Il s'imaginait rester encore cinq ans ici et visualisait sa déchéance. Il dut fermer les yeux.

- Si la prison est un trou, il n'a pas de fond, murmura-t-il d'une voix blanche.
- On te sortira de là, Jef, lui dit Lidia.

Bardot eut un vague sourire. Puis il se tourna vers Gabriel.

- Dis-moi, le Poulpe : lorsque tu sauras qui est le coupable, lorsque tu

te retrouveras devant lui, que feras-tu ?

- Ce que j'ai toujours rêvé de faire à un flic.

- Parce que tu sais qu'il s'agit d'un policier ?

- Si c'était un cave ou un indic, on ne t'aurait pas causé toutes ces misères. C'est pourquoi je peux caresser l'espoir de lui faire bouffer sa paire de menottes.

- Sérieusement.

- Si je te le disais, où serait la surprise ?

- Je voudrais que tu me l'amènes intact, dit Bardot.

- Personne ne peut décider pour moi.

L'inspecteur lui jeta un regard de biais. Un silence se forma, haché par l'un des plantons venu leur dire que le temps de visite était passé.

- Après tout, c'est toi le juge, conclut Bardot.

- Juge et partie, rectifia le Poulpe.

- Vergeat ! Quel bon vent ! Mais je ne vous attendais pas si tôt !
- C'est que... j'ai contracté un rhume et renoncé au plaisir discutable de dîner avec ce rationiseur de Malauzat. Les muqueuses enflammées sont hostiles à la dialectique.
- Entrez donc.

L'hôte, sur le palier, hocha la tête. Il pénétra dans un salon encombré de meubles lourds, aux murs décorés d'huiles encadrées représentant des scènes champêtres. Les tapis et le mobilier du séjour étaient de style XVIème. Quelques plantes et la présence d'une collection d'armes complétaient le décor.

Vergeat jeta un œil amateur, puis déposa son manteau sur un dossier de chaise Régence avant de s'enfoncer dans le fauteuil qu'on lui avait indiqué. Une cravate et une pochette bleu nuit égayaient son flanelle ardoise.

- Toujours tiré à quatre épingles, fit remarquer le maître des lieux, considérant, sourcil levé, la sobre élégance de son invité malheureusement gâchée par une carence en cheveux, un nez fâcheusement orienté ainsi que des verres épais comme des parois de blockhaus qui lui donnaient, même lorsqu'il était gai, une mine de hamster contrit.

Il eut un sourire forcé de ministre tentant de faire passer aux spectateurs télévisuels la pilule de la hausse des taxes sur le carburant. Certes, l'homme s'était brillamment hissé dans l'échelle sociale et ce dernier considérait presque comme une corvée de recevoir un fonctionnaire des Renseignements généraux chez lui, y compris Jacques Vergeat, qu'il connaissait de longue date et avec qui il partageait un seul plaisir : celui de la bonne chère.

- Cela fait combien de temps que nous ne nous sommes pas vus, cinq ans ?
- Dix.
- Mon Dieu ! Que le temps passe. Vous boirez bien quelque chose ?

- S'il vous plaît.

L'agent des RG profita de cette brève plage de silence pour éternuer et se moucher tandis que son interlocuteur, ayant ouvert son mini-bar, ramenait bientôt une bouteille de Condrieu, deux verres et une portion de beaufort.

- Vous avez pensé à tout, dit Vergeat, reconnaissant l'étiquette coteau du Vernon. Un 92 avec ça !

- Je déteste boire n'importe quoi ! confirma l'homme, modestement, et sous la forme d'une litote qui échappa au fonctionnaire.

Il le servit généreusement, se pencha par-dessus la table basse et lui tendit son verre. Puis il leva le sien. Vergeat fit de même, tandis que ses yeux contemplaient son interlocuteur avec une objectivité toute scientifique.

Ce dernier avait changé, indubitablement. Le temps avait décoloré sa peau comme les plis d'un jean passé cent fois à l'eau de Javel. Il avait un visage long, distingué, des traits balladuriens de bourbon déchu. C'était un grand type avec des cheveux gris en retrait du front et un embonpoint qui tirait les boutons de sa chemise blanche. Il ressemblait à ces énarques cinquantenaires, à ces gentlemen affables de l'administration ou de la politique prêts à garrotter le premier qui se mettrait en travers de leur chemin.

- Santé ! s'échangèrent-ils, presque synchrones.

Ils apprécièrent en connaisseurs.

- Qu'en pensez-vous ?

- Le nez est fin, intense, la bouche mûre et grasse, soyeuse. Sa complexité habille avec élégance un léger boisé. Une merveille ! Aussi dense et lumineux que la chair d'une jolie blonde. Dommage que cette catarrhe de la muqueuse nasale m'empêche de l'apprécier pleinement !

- Un vin très persistant qui laisse un souvenir de dentelle, compléta le sommelier. Quel âge cela vous fait-il à présent ?

- Cinquante-neuf ans, trois mois et dix-sept jours, répondit le fonctionnaire.

- Toujours sur la brèche, à ce qu'on m'a dit ?

- Depuis trente ans. Sans un seul jour chômé.

- Content de votre sort ?

- Pas mécontent, en tout cas. Avec le recul, je regrette presque les années 70. Beaucoup de travail ; mais les extrémistes d'alors avaient un idéal, une naïveté qui nous facilitaient grandement la tâche. Aujourd'hui, on ne revendique même plus : on pose des bombes un peu partout et on attend que ça saute !

Son interlocuteur but une gorgée de vin blanc tout en enregistrant ses propos. Son visage avait repris ses traits habituels, ceux d'un homme habitué à prendre des décisions aux conséquences irrévocables pour la vie des autres. Ses doigts affleurèrent l'arrondi de son verre à pied, avant de reprendre abruptement :

- Vous savez sans doute pourquoi je vous ai fait appeler ? demanda le maître des lieux.

- Oui, monsieur.

- Qu'est-ce qui vous a décidé à venir ?

Vergeat se laissa choir sur le dossier de son fauteuil, il soupira, on aurait dit que son passé défilait devant lui.

- Une vengeance entêtée de vieux flic en colère. Vengeance, somme toute, anachronique, je vous le concède. Et personnelle. Cela doit rester entre nous.

L'homme donna sa parole d'un mouvement des paupières.

- J'ai fait un infarctus le mois dernier. Personne n'est au courant. J'ai réussi à m'en remettre mais je crois bien que le prochain sera fatal.

La justification de Jacques Vergeat faisait penser à un baroud d'honneur d'un petit malfrat à qui l'on aurait enlevé toute possibilité de revanche. L'autre comprit l'allusion mais jugea inutile de la commenter.

- J'aimerais que votre visite chez moi et, *a fortiori*, notre conversation demeurent confidentielles. Strictement confidentielles.

- Vous me connaissez, monsieur ; lorsqu'il le faut, je puis me transformer en carpe.

L'homme sourit. Il examina la pointe de ses Bowen, songeant au

rapport du patron des RG, mentionnant les états de services du sieur Vergeat, « fonctionnaire travailleur, scrupuleux et opiniâtre, entièrement voué à sa mission, qui assume correctement ses responsabilités, et dont les différentes étapes sont entrées dans ses habitudes d'esprit » (*sic*). Bref : un fonctionnaire honnête et fiable, mais limité par un quotient intellectuel proche de la famille des cyprinidés dont il venait de se réclamer.

- Autre chose. Mon nom ne doit pas sortir de cette pièce. Désormais, pour quelque contact que ce soit, messages, coups de fil et autre, vous m'appellerez Munch.

- Bien, monsieur Munch.

- Des questions ?

- Oui. Votre nom... avec un s, ou sans ?

- Sans. Comme le peintre.

Le dénommé Munch vida son verre, puis le posa en faisant un bruit malsonnant avec sa bouche.

- À présent, parlez-moi de cet animal.

Le fonctionnaire Vergeat se caressa la calvitie du plat de la main, comme s'il se fut rappelé de douloureux souvenirs. Une sorte de haine rétrospective lui déformait le visage.

- Ah ! ce Poulpe, soupira-t-il ; je lui arracherais bien ses tentacules un à un, si seulement je savais dans quelle foutue tanière il se cache.

- Il me semble que les RG ont ce qu'il faut pour ça !

- Bien sûr. Je peux d'ailleurs, sans faillir à l'obligation de réserve, vous dire que les Renseignements généraux ont entrepris des recherches fouillées à son sujet. Mais le surprendre au saut du lit ne m'intéresse pas. J'ai toujours rêvé de lui coller le maximum, à ce tâcheron de la société. Et pour ce faire, je ne connais qu'une sorte de prise : le flagrant délit !

Son bras droit posé sur le dossier de son fauteuil, Munch pianotait dans le vide.

- Il a, je crois, été compromis dans l'attaque d'une librairie d'extrême droite ?

Vergeat corrobora le fait.

- Le seul flag duquel il ait jamais eu à répondre. Condamné à seize mois d'armée disciplinaire.

- Pas bon, ça.

- Comme vous dites : deux ans plus tard, il était capable de foutre une balle de calibre .38 dans le trou du cul d'une grive les yeux fermés, tout en étant aussi soûl qu'elle ! C'est à cette époque que nous avons fait connaissance, lui et moi.

- Sur le terrain de tir ?

- Non. À sa sortie. J'avais senti que, tôt ou tard, l'illégalisme le séduirait une nouvelle fois.

- Et la sauce a pris ?

- Oui. Seulement, pas de la façon que je m'étais imaginée...

Munch leva les yeux vers lui, l'incitant silencieusement à poursuivre.

- Voyez-vous, cher monsieur Munch, reprit Vergeat, ce qui m'agace surtout chez lui, c'est cette espèce de dévotion passionnée pour le désordre, ce mépris qu'il affiche pour tout ce qui est institutionnel, sa propension à profiter d'autrui non seulement en ne travaillant pas mais en emmerdant ceux qui se crèvent le cul pour donner de ce putain d'hexagone une image qui ne soit pas celle d'un perpétuel Mai 68 !

- Vous voulez parler de vos services ?

- Entre autres. Mais, à ce que j'ai cru comprendre, nous ne sommes pas les seuls.

- Ça, mon vieux, c'est moi que ça regarde. Contentez-vous de répondre à mes questions. Qu'a donc fait ce Poulpe pour que ça vous chagrine à ce point ?

- Il a épousé la cause du peuple.

- Que voulez-vous dire ?

- Je veux dire qu'il a décidé de glisser ses tentacules partout où ça sentait la merde.

- Vous versez dans la scatologie, mon cher Vergeat ; cela ne vous ressemble pas.

- Déformation professionnelle, monsieur. Les poulpes et autres mollusques céphalopodes ont toujours eu pour moi cette même consistance répugnante. J'ai un seuil de nausée très bas.

- Ce qui ne doit pas vous empêcher d'être plus précis.

- Pour être clair, cet individu s'est trouvé une raison de vivre en faisant passer ses rages épisodiques sur des personnes pas toujours recommandâmes.

- Un justicier à la Bronson ?

- Bronson est un républicain. Autant dire un réactionnaire. Le Poulpe, quant à lui, serait plutôt du genre anar. Et c'est là que le bât blesse : sa clientèle n'est pas la même. S'attaque de préférence aux personnels en poste de l'establishment ou de ses profiteurs mafieux. En outre, peut être aussi imprévisible qu'un colibacille qui se colle à un viscère abdominal. Telle une ventouse.

- D'où votre désarroi ?

- D'où ma légitime croisade !

- Et vous n'avez jamais pu le coincer ?

- Non. Pas même pour port d'arme prohibé.

- Parce qu'il a une autorisation ?

- Parce qu'il n'en porte que très rarement.

- Un libertaire mâtiné hippie...

- Le comble de l'obscène !

Vergeat porta le verre de Condrieu à ses lèvres, puis saisit une portion de beaufort.

- Quelle originale association ! concéda-t-il, et bien qu'il fût réellement indigné. Avec un tel fromage, on se serait contenté d'un Savoie rouge ou blanc.

Il réprima son réflexe initial de se resservir du vin et attendit que Munch lui en proposât. Ce qu'il tarda à faire.

- Revenons à notre Poulpe, reprit ce dernier. Marié ? Des enfants ?

Vergeat hochait faiblement la tête.

- Une maîtresse, ainsi qu'un vieux Polikarpov qu'il rafistole au gré de ses entrées d'argent.

- D'autres vices ?

- La bière, les femmes et les pieds de porc.

- Dans cet ordre ?

- Tout dépend de l'humeur du moment.

Munch allongea le bras vers la bouteille, remplit les verres puis s'attarda à découper le beaufort, laissant à Vergeat le loisir d'imaginer la suite de leur entretien, non sans s'être au préalable douté de l'issue de sa réflexion.

- Puis-je savoir ce que cet individu a fait de si répréhensible pour avoir pris subitement à vos yeux une si haute importance ?

- Vous le pouvez. Seulement, vous aurez peut-être du mal à le croire.

- Je vous ai dit tout à l'heure que le personnage était totalement imprévisible.

- Imaginez alors qu'il s'est acoquiné avec un policier ripou, actuellement incarcéré, et ce au point de se décider à le défendre, persuadé qu'il est de l'honnêteté de cet homme !

- Vous, qu'en pensez-vous ?

- Certaines déclarations ont affirmé le contraire.

- De qui, ces déclarations ?

- De flics.

- Amis ou ennemis ?

- Peu importe. Le fait est que ce Poulpe est venu s'immiscer dans nos affaires et que ça fait désordre !

- A-t-il seulement une chance d'avoir gain de cause ?

- Que voulez-vous dire ?
- Son protégé est-il réellement coupable ?
- Les faits semblent irréfutables.
- « Semblent » seulement ?
- Que voulez-vous de plus ?

Vergeat s'était mis à jouer avec un morceau de fromage. Il ne leva pas tout de suite les yeux.

- Moi, rien.

Il était perplexe, ce qui rendit soudain plus sympathique l'allure générale de sa personne.

- Vous ne m'avez toujours pas dit son nom...
- Bardot.

Munch lui tendit une photo tirée d'un dossier posé sur la table. Vergeat jeta un œil sur l'instantané.

- Vous le connaissez ?

Il éclata d'un rire excessif, déplaisant.

- Si je le connais ! répondit Vergeat, tétanisé par la surprise. Jean-François Bardot. J.F.B. Pour les intimes. La balance pour les autres.

Munch se taisait. Vergeat se remit à jouer avec son morceau de beaufort. Il avait pâli.

- Savez-vous qui est exactement Bardot, monsieur Munch ? Politiquement, je veux dire ?
- N-non.
- Un gauchiste.
- De là peut-être l'intérêt de monsieur Lecouvreur pour cet individu ?

- Probable, mais pas certain. Primo : le Poulpe n'appartient à aucun parti. Deuzio : un flic gauchiste doit être à ses yeux aussi suspect qu'une toile de Picasso qu'un particulier dirait avoir trouvée dans un

atelier de peintre de Montparnasse. Tertio : ce bouffeur de pied de porc n'aime pas les infidèles. Dans son genre, Bardot en fut un.

- Infiltré ?

L'autre fit oui de la tête.

- Vous avez l'air de tout savoir, mon cher Vergeat.

- C'est vous qui savez tout ; sinon, vous ne m'auriez pas fait venir !

À son tour, Munch éclata de rire. Puis il s'arrêta net et scruta de nouveau son invité avec ses yeux de vieil énarque.

- Revenons-en à ce J.F.B.

- Famille modeste, de gauche où l'on a fait de la Résistance. A exercé divers métiers avant de passer à vingt-deux ans le concours de recrutement des gardiens de la paix.

- Par vocation ?

- Parce qu'il y avait une permission de quinze jours à la clé.

- Ensuite ?

- Reçu au concours des inspecteurs de police en 72. Convictions nettement ancrées à gauche. Entré au PSU en 68 alors qu'il préparait sa capacité en droit à la Faculté d'Assas. Convoqué par le préfet à plusieurs reprises, ce dernier fait appel à son sens du devoir et lui demande de fournir des renseignements sur le milieu étudiant. Bardot accepte. Il réussit à pénétrer l'imprimerie qui édite la presse gauchiste, le journal *Rouge* en particulier. Son travail se borne alors à fournir les informations dont il dispose, et ce plusieurs jours avant le public. En revanche, durant les événements de mai, il joue un rôle actif en déjouant certaines provocations visant à compromettre certaines personnalités du monde politique étudiant et défend le PSU contre des tentations illégalistes.

Vergeat croisa ses doigts, fit jouer ses articulations, embrassant du regard la partie du salon qui se trouvait dans son champ visuel. La jubilation éclatait de son visage de fonctionnaire bouffi. Il semblait en avoir fini avec son exposé.

- Et après ?

- Après ? Rien. La hiérarchie policière cherchera à lui faire jouer un

rôle politique plus actif au PSU. Bardot refusera, ce qui lui vaudra en retour d'être considéré comme un véritable gauchiste. Il sera plusieurs fois tenté de démissionner de la police, avant d'accepter le poste qu'on lui proposera quelques années plus tard au sein de la BRB.

Le fonctionnaire des RG se tut. Il regarda Munch. À présent, il attendait un signe, un engagement de sa part.

Au lieu de cela, Munch leva son verre rempli de côtes-du-rhône et porta un dernier toast silencieux. Son hôte s'inclina, faisant de même.

- À nos projets, dit Vergeat.

Il n'y eut pas d'écho.

Il avait franchi la porte cochère de l'immeuble et monté à pied les trois étages qui menaient à leur appartement. Sur le palier flottait un air chargé d'effluves de recettes concoctées à la hâte. Il y avait deux portes. Celle de gauche arborait un bristol : Baradji-Bardot. Des initiales qui prenaient soudain dans l'esprit du Poulpe des allures de gag. La carte était fixée par une punaise, d'un blanc vieilli par les années, tout comme les murs de la courette et de la cage d'escalier.

Gabriel sonna. Il se sentit observé à travers l'œilleton. Quelqu'un ouvrit.

Dans la pénombre de l'entrée se tenait un type.

Puis bientôt deux.

- Lidia vous attendait, dit le premier d'un air de Commandeur efféminé. Entrez, je vous en prie.

Le Poulpe fut pris de l'envie de rebrousser chemin ; mais, ayant reluqué le tour de taille des proprios, aussi bardé de ferraille qu'un scaphandrier chercheur d'éponges, il se ravisa et murmura, goguenard :

- J'ignorais que Lidia avait deux frangins.

Puis il entra. La porte se referma brutalement derrière lui. Des mains palpèrent son corps pour découvrir une arme. Mais Gabriel n'en portait pas, à l'exception d'un canif pas plus grand qu'une allumette dont il se servait de temps en temps pour se curer les ongles. Face à l'artillerie de ses interlocuteurs, le Poulpe se sentait aussi démuni qu'une sole avec une pince à sucre.

- Monsieur Smith ? ironisa Gabriel. À moins que ce ne soit monsieur Wesson ?

- C'est pas un homme, c'est un serpent, répondit l'autre qui avait pigé la blague.

- Python, alors ?

- Non. Cobra. 7,65.

- Joli joujou.

- Fais gaffe à ses paluches, fit la voix du Commandeur qui ne l'avait pas quitté des yeux. Le vieux nous a bien dit de ne pas sous-estimer les capacités de réaction de ce grand lourdaud.

- Tu vas pas faire de conneries, hein, mec ? chuchota le sbire en lui vissant son revolver derrière l'oreille.

- Sûr, répondit Gabriel, impavide.

- Certain ? insista l'autre.

- Aussi certain que dix fois cent font mille.

Celui qui l'avait palpé le regarda, dubitatif. Et décida de le serrer jusqu'au salon.

Le Commandeur fit la lumière. Lidia était assise sur le canapé, pieds et poings liés. Elle portait un déshabillé à demi transparent et fleurait bon le Chanel n° 5. N'était-ce ses formes, quelque peu enrobées, on aurait dit une ravissante poupée en celluloïd à qui on aurait collé un ruban adhésif sur la bouche pour qu'elle ne crie pas. Effectivement, Lidia ne bronchait pas mais regardait le Poulpe avec tous les signes de la plus vive inquiétude.

Gabriel se retourna vers le comité d'accueil. Celui de gauche s'était composé un faciès pervers à la Tarentino. Son acolyte n'en avait pas eu besoin : gueule anguleuse, nib de tifs, il ressemblait au Vincent Cassel de *La Haine*, affublé d'un rictus méfiant. Tous deux avaient le teint blême, cet air sous-alimenté des types qui veillent trop ; ils appartenaient à la catégorie marginale des petites frappes occasionnelles, du genre de celles qui tentaient parfois de lui tirer les vers du nez. Toujours dans la douleur.

Ça devait bien arriver un jour, pensa le Poulpe.

- C'est bien lui, confirma Tarentino en tirant une photo de la poche de son bombers.

- On l'émascule ou on le cuisine ? s'enquit celui qui paraissait être le second dans la hiérarchie des intimideurs de charme.

-Ni l'un ni l'autre.

Dépité, Rictus-Méfiant s'assit sur le bras du canapé, se mit à siroter le

contenu d'une boîte de bière fraîchement ouverte. Puis se palpa sans complexe le tubercule nasal. Il avait un regard terne, pas plus profond qu'un bac à sable.

- Dommage, reprit ce dernier, que l'idée de bouffer du poulpe avait fini par exciter.

- Si tu veux être couvert, fais ce qu'on te demande, recommanda Tarentino d'un ton qui n'était pas sans rappeler celui que les mafieux adoptaient dans les feuilletons télévisés.

- Ouais, bon. Qu'est-ce qu'on fait, alors ?

- On fait dans la prévention.

- En clair ?

- On prévient. On dit à ce monsieur qu'il ferait mieux de se mêler du cul de sa coiffeuse plutôt que de la carrière moribonde d'un flic en sursis ; sinon il risquerait de ne plus se faire couper les cheveux à l'œil. Bien reçu, monsieur Lecouvreur ?

Le Poulpe, qui n'avait rien perdu de ce bref échange verbal, et qui avait décidé de rester dans le champ lexical du calcul algébrique, répondit :

- Cinq sur cinq.

- Bien.

- Et la gonzesse ? s'enquit encore le Cassel d'opérette en mal de sensation forte. On pourrait donner à notre ami un avant-goût de c'qu'on ferait à sa... comment déjà ?

- Cheryl.

- Ouais. C'est ça. À sa Cheryl. Hein ? Qu'est-ce que t'en dis ?

- J'en dis que le sperme, c'est comme les empreintes digitales : ça laisse des traces.

- Qui te parle de tirer un coup ? On pourrait juste la déshabiller, suggéra-t-il en adressant à son comparse un coup d'œil chargé de fantasmes inassouvis.

Tarentino considéra l'otage ; zooma sur son entrejambe que la position forcée du corps laissait à la merci de toutes les curiosités malsaines.

Lidia croisa les jambes et ramena tant bien que mal sur ses genoux le pan de la robe qui s'était écarté.

- Vise un peu cette paire de nibs ! S'exclama Rictus-Méfiant, tout occupé aux rondeurs pectorales de la jeune femme. On aurait dit un agent de surveillance assis devant sa console, matant les femmes à travers les écrans de ses caméras vidéos.

Lidia était devenue terriblement pâle. Le visage de Gabriel avait lui aussi changé d'expression. Mais les deux jeunes n'avaient rien remarqué. Entre temps, Rictus-Méfiant s'était approché d'elle, avait dégrafé son chemisier, dégagé les seins de leur sou-tif et commencé à peloter le tout.

- Putain de merde ! Regarde-moi ça si c'est pas beau !

Ce fut l'instant que choisit le Poulpe pour réagir. Tarentino le comprit, mais un quart de seconde trop tard. La main droite de Gabriel vint s'écraser sur le visage de la petite gouape qui s'écroula comme un paquet de linge sale. Les mains du second étaient encore occupées lorsque la star montante du cinéma tomba dans les pommes. Surpris, il dégaina néanmoins son arme. Elle lui revint dans le nez à la vitesse d'un boomerang.

- Putain de ta mère ! aboya-t-il, la main sur le pif. Espèce d'enculé !

Son nez pissait comme un clébard qui, levant la patte, aurait souhaité marquer un peu partout son territoire. Le sang avait éclaboussé son col de chemise et son bombers.

La petite frappe regarda son agresseur, terrorisé, pâle comme le cul d'un albinos. Il voyait déjà Gabriel fondre sur lui et terminer le travail qu'il avait commencé en réduisant sa gueule à une bouillie pas plus identifiable qu'un suicidé après le passage d'un train.

Au lieu de cela il aperçut un Poulpe assis comme un Arabe au souk, le dos contre le mur, le 7,65 et le P.38 dont il les avait respectivement délestés entre chaque main.

- D'abord, tu vas défaire les liens de la p'tite dame. Ensuite, on discutera un peu, toi et moi.

Rictus-Méfiant s'approcha de Lidia, péteux comme un matou qui se serait pris une veste. Son visage avait brusquement changé, autant dans les reliefs que dans les coloris. Il avait tout de la tranche de jambon dans son Paris-Brest, coincé entre une paire de seins obèse et

son micheton armé jusqu'aux dents. Aussi ce fut presque avec résignation qu'il accepta le coup de pied talon aiguille que la jeune femme lui balança entre les jambes avec la précision d'un professionnel de boxe française.

Suite à quoi ladite victime vit que Gabriel lui présentait une cigarette allumée.

- Soulagée ?

- Soulagée.

Le malfrat était encore plié en deux lorsque Gabriel lui proposa un verre de gnôle. Il s'étendit sur le canapé, le souffle court, comme un amant qui aurait présumé de ses forces, une main cramponnée au verre, une autre à ses testicules congestionnés. Il en avait momentanément oublié son pif.

Le Poulpe se rapprocha de lui en s'asseyant sur une chaise posée devant la table basse. L'autre avait penché sa tête d'oiseau effaré sur le côté et regardait son agresseur d'un œil déformé par la crainte.

- Vaudrait mieux que tu nous parles franchement, dit Gabriel qui avait saisi d'emblée le parti qu'il pouvait tirer de l'homme et de la situation. D'abord, le nom de ton employeur.

- Putain, merde, me demandez pas ça ! commença-t-il à pleurnicher.

- Je vais me gêner.

- J'vous en prie, m'sieur, pas ça !

- Son nom, insista le Poulpe.

Rictus-Méfiant resta coi.

Pas longtemps.

Un coup de canon court dans les côtes le rappela à ses obligations.

Et à son nez, lequel avait enflé et continuait de saigner.

Il commença par le second.

- Vous m'avez salement amoché, geignit-il.

- Désolé, fiston. Les uppercuts ne sont pas une science exacte.

- Z'auriez pas un kleenex ?

Lidia lui tendit un paquet de mouchoirs blancs entamé.

- C'est une balance, finit par dire le jeune homme en tamponnant ce qu'il restait de son nez.

- Raison de plus pour le balancer ! ironisa le Poulpe.

Sa victime examina le kleenex comme si le petit carré constellé de taches de sang était soudain devenu pour lui source de réflexion intense.

Ou de sagesse.

- Lamraoui, murmura-t-il, comme malgré lui.

- L'indic de l'inspecteur Renaudier ?

- Lui-même.

- Je croyais qu'il était en taule ?

- Justement. Y nous a envoyés faire le boulot à sa place.

- Moralité de l'histoire : on n'est jamais si bien servi que par soi-même. Qu'est-ce que tu sais sur ce Lamraoui ?

- Pas grand-chose. Officiellement, il est videur rue Saint-Denis. Surveille les types qui montent avec les putes.

- Proxo, pour être plus clair. Je m'en serais douté.

- Pourquoi ?

- Parce que c'est dans ce milieu que la police recrute ses meilleurs informateurs. Continue.

-C'est tout ce que j'ai à dire.

- Tu te fous de moi ?

- Interrogez mon pote, vous verrez bien. Ce cave, on l'connaissait à peine !

Le Poulpe jeta un œil sur l'envapé. Dix minutes s'étaient écoulées et Tarentino n'avait toujours pas repris connaissance. Il lui souleva une

paupière, puis revint à son complice.

- Dans ce cas, pourquoi vous deux ?

- Une dette à éponger.

- Quel genre, la dette ?

- Dope.

- Cher ?

- Cinq mille.

- Chacun ?

- Évidemment !

- Évidemment, répéta mécaniquement Gabriel, pas mécontent d'apprendre qu'il en coûtait tout de même cinquante Montesquieu à ceux qui rêvaient de lui administrer une dérouillée. Si je comprends

bien, ce Lamraoui bouffe à tous les râteliers : proxo, indic et fourgueur de drogue ?

- Vous en oubliez un, et non des moindres...

- Travelo ?

- Non : casseur. Ces derniers temps, Lamraoui vendait ses talents de serrurier aux voyous les plus en vue.

- Ainsi qu'à Renaudier.

- Accessoirement.

- Tu sais quelque chose là-dessus ?

- Pas plus que ce que vos copains ont déjà raconté à ce sujet.

- À savoir ?

- Que Lamraoui exécutait des casses avec la bénédiction de certains keufs et qu'ils se partageaient le butin.

- Rien d'autre ?

- Si. Que ces mêmes types ne rechignaient pas à faire de fausses visites

domiciliaires munis de leurs vraies cartes de flics.

- La fameuse « perquise espagnole », intervint Lidia qui, jusque-là, avait gardé le silence. Jef m'en a parlé. C'est une pratique très répandue, quoique non évoquée. Le jeu consiste à dépouiller un receleur avant que la Brigade ne le saute, officiellement. C'est au cours d'une de ces perquises que Lamraoui s'est fait coincer et qu'il a fini par dénoncer ses complices de la BRB, de la BRI et de la BSP.

- BSP ? s'enquit le Poulpe.

- Brigade des stupéfiants et du proxénétisme.

- L'ex-Mondaine. Beaucoup de monde, en somme.

- Mmouis. Sauf qu'il y en a un de trop !

Gabriel s'empara du paquet de cigarettes posé sur la table basse. En alluma une. Il souffla la fumée, pensif, en direction du sol. Quelque chose le chiffonnait ; une phrase qu'il venait de mettre en relation avec les propos de Lidia. Une phrase en soi banale mais qu'il avait retrouvée dans la déposition de Lamraoui lui-même. Ce qui l'était moins. « On ne fait pas de bonne police sans bons indicateurs », avait déclaré ce dernier. Ce qui laissait supposer que la relation qui s'établissait entre l'indicateur et celui qu'il informe est avant tout une relation marchande. Autrement dit, le service que l'informateur rendait devait être payé en retour. Aux dires de certains flics, Lamraoui était un bon indic ; un des meilleurs. Or, ce même Lamraoui n'avait plus rien à vendre, vu qu'il se trouvait en taule. De plus, il venait de dénoncer des hommes, et non des moindres, puisqu'il s'agissait de types de la PJ. Aussi le Poulpe se demanda pourquoi un indicateur de l'envergure de Lamraoui s'était risqué à le dissuader de défendre un flic -Bardot, en l'occurrence.

Il considéra son prisonnier avec circonspection. Trop limité, songea-t-il ; et surtout trop inexpérimenté pour lui avoir menti.

Restait une autre explication.

Plus subtile.

Plus plausible.

Et dont il ne mesurait pas encore toutes les conséquences. Sur sa santé, entre autres.

- On va te laisser partir, dit Gabriel.
- Flic ou pas flic, de toute façon je suis foutu, gémit le cave.
- Pas si tu fais ce que je te dis.

L'autre le regarda, le visage abattu, l'œil désabusé.

- J'écoute.
- On n'est que deux à savoir que tu t'es mis à table : ton copain roupillait encore lorsque tu nous as tout débballé. Tu lui diras que tu nous as refile un faux nom. J'suis sûr qu'il avalera ; il a l'air con comme ses bottes.

L'autre eut un geste d'impuissance et murmura :

- Vous oubliez une chose...
- Quoi donc ?
- Nos tronches. Lamraoui, lui, n'avalera jamais l'esbroufe.
- Tu n'auras qu'à lui raconter cette histoire belge : « Deux accidentés arrivent à l'hôpital. Tous deux ont le visage tuméfié et ensanglanté, mais pas d'autres blessures apparentes. Et leurs voitures sont intactes. "Que s'est-il passé ?" demande le médecin. "C'est une collision face à face, explique l'une des victimes. Il y avait beaucoup de brouillard. Alors on conduisait tous les deux la tête en dehors, pour mieux voir." »
- Très drôle, maugréa l'autre. N'empêche que le problème reste entier : Lamraoui ne croira pas à l'estampage.
- Si. Parce qu'il ne vous verra pas.
- Ah ? Et comment ça ?
- Ça, c'est mes oignons, commenta succinctement Gabriel.

Sur quoi il se leva, fit deux pas vers l'assoupi et le secoua du bout du pied.

- Debout, Tarentino ! La séance est terminée ; tu mets les voiles.

Le jeune branleur ouvrit un œil. Puis deux. Son visage était dans un sale état. Il se remémora la scène en se palpant l'endroit de l'impact d'une main lasse. Son complice l'aida à se relever.

- Allez, ouste, dehors les zouaves ! Son acolyte traîna le lardu vers la sortie.

Ouvrit la porte.

Puis se risqua, timidement :

- Nos flingues...

- Désolé mon mignon : je collectionne les objets insolites.

Le Poulpe les entendit encore descendre les escaliers. Une brève dégringolade.

Enfin un cri d'adieu, celui de Tarentino, mû par la colère : « Salaud, on se reverra ! »

- Pour ce qu'il reste à voir ! lui renvoya Gabriel, songeant au chérubin défiguré qui n'avait rien compris au film.

Le thermomètre affichait cinq degrés. L'air s'était considérablement radouci. La neige avait fait place aux cordes. À la tombée du jour, la pluie avait pris des proportions bibliques. Paris ressemblait à un vaste bordel où les voitures du monde entier s'étaient donné rancard. Les rues grouillaient d'une foule presque homogène, déguisée pour l'heure en homme-grenouille, buvant la tasse chaque fois qu'elle levait la tête pour voir si un autobus se profilait à l'horizon bouché du boulevard Voltaire. Arrivé à Saint-Ambroise, Gabriel traversa le carrefour en diagonale, prit la rue Popincourt et marcha d'un bon pas jusqu'au salon de Cheryl. Il entra, trempé de la tête aux pieds, au moment où la patronne accourait vers une cliente qui se plaignait de la température élevée du séchoir. Il ôta son imper et sa casquette trempés et accrocha le tout à une patère.

C'était l'heure de pointe. L'air était surchauffé. Cheryl avait les joues en feu et s'activait dans tous les sens. Elle avait enfilé une jupe en skai panthère et une ample chemise blanche à travers laquelle les rampes de fluos laissaient deviner les contours d'un soutien-gorge à balconnets. Ça lui allait plutôt bien. Elle avait même noué ses cheveux en arrière, ce qui lui donnait un air de jeune fille sage, cet air délicieusement faux dont Gabriel ne savait pas encore si c'était le responsable des frissons qui parcouraient son dos, jusqu'au coccyx. Du reste, elle maniait les bigoudis avec la dextérité d'un Napolitain devant sa pâte à pizza. En la voyant faire, le Poulpe se dit que sa maîtresse était une foutue championne au hit-parade des coiffeuses de France et de Navarre. Cependant, il n'arrivait pas à comprendre comment Cheryl en était arrivée à faire ce métier. Aussi loin qu'il pouvait fouiller dans ses souvenirs, lesquels remontaient tout de même aux bancs d'école de la rue Saint-Bernard, il ne parvenait pas à saisir le moment où elle avait fait ce choix ; et il avait beau faire preuve d'imagination, pour lui, le turbin de coiffeuse ne collait pas avec le personnage.

Gabriel s'attarda quelques instants sur le seuil du salon de coiffure, visiblement embarrassé. Les sèche-cheveux renvoyaient une odeur saturée de teinture, de crème et de laque qui, pour le Poulpe, avait quelque chose d'aussi rassurant qu'un fumet de langoustines qu'on aurait fait revenir avec des oignons, une tomate et une gousse d'ail. C'était plein de femmes qui papotaient dans leur fauteuil, se pavanaient devant la glace en feuilletant des magazines. Les deux

stagiaires de Cheryl se démenaient autour de leurs clientes. Laetitia, l'Antillaise, lui avait montré le blanc de ses yeux et adressé un sourire directement importé des îles. Le Poulpe lui avait renvoyé le tout - regard et sourire- autant qu'il l'avait pu. C'était une créature peinte et sculptée par la lumière, une liane de charme autour de laquelle n'importe quel homme se serait lové, pour peu qu'elle en eût partagé l'envie. Elle remuait doucement des hanches, suivant ses coups de ciseaux. On aurait dit qu'elle avait gardé le rythme de biguine au fond de sa tête.

Domage que Cheryl ne fût pas originaire des Caraïbes, se dit le Poulpe. Côté relax, s'entend. En le voyant entrer, Gabriel s'était rendu compte que sa maîtresse avait pris la tête des mauvais jours. Elle avait amené le crâne d'une cliente sous le séchoir, s'était retournée vers lui, puis l'avait entraîné dans l'arrière-salle, là où étaient entreposés peignoirs, serviettes, shampoing et autres accessoires du salon.

Elle avait tiré une porte vitrée derrière eux afin que nul ne puisse entendre ce qu'elle avait à dire.

- J'ignorais que tu voulais faire ça à trois, lança-t-elle en guise de préambule.

- De quoi tu parles ?

- De la grosse qui est chez moi.

- Lidia. Elle s'appelle Lidia.

- Tu passes des semaines entières sans donner signe de vie, et lorsque tu débarques, c'est pour m'amener une poupée gonflable. Et quelle poupée ! Je te savais pervers ; j'ignorais que tu étais aussi un muflé.

- T'étais partie faire une course. Ensuite, je n'ai pas eu le temps de te prévenir.

- De quoi ? De tes pulsions échangistes ?

- Mais non, idiot ! De la présence de Lidia chez toi.

- Parce que ce sont deux choses distinctes ?

Gabriel digéra mentalement ce que venait de dire Cheryl. Cette dernière se trouvait dans un état de nihilisme et de mépris aveugle digne des plus beaux rôles de femme bafouée chers aux films italiens de l'après-guerre. Le Poulpe lui adressa un sourire engageant, comme

s'il lui avait déjà pardonné ses invectives mal placées.

- Elle ne t'a pas expliqué ? demanda-t-il doucement.
 - Figure-toi que lorsque je suis montée, elle pionçait, la dame. Et dans mon lit avec ça !
 - Alors écoute.
 - Que dalle !
 - Qu'est-ce que tu peux être conne quand tu t'y mets !
 - Continue sur ce registre, et j'appelle police-secours.
 - C'est précisément pour cela qu'elle est chez toi.
 - Une putain en cavale ?
 - Non. La femme d'un flic qui a failli se faire violer.
 - Tu plaisantes ?
 - À peine.
 - Alors accouche.
 - Jean-François Bardot, ça te dit quelque chose ? fit-il, se saisissant d'une serviette usagée et se frottant le cuir chevelu avec.
 - Rien de rien.
 - Normal, il est chauve. Il s'est fait coiffer voilà six mois par les bœufs-carottes pour une affaire de recel. La fille qui est au-dessus, c'est sa femme. Elle reste persuadée que son Jules est innocent.
 - Et tu t'es chargé de lui en fournir la preuve ?
 - On peut le dire comme ça.
- Gabriel remarqua qu'à l'évidence Cheryl était perplexe. Il devinait pourquoi, mais n'eut pas le temps de parer à sa question.
- J'croisais pourtant que les flics et toi, ça faisait déjà un bon moment que vous aviez obtenu le divorce par consentement mutuel ?
 - La loi n'interdit pas la réconciliation, même partielle et temporaire.

- Surtout quand c'est une femme qui joue les médiatrices !

Le Poulpe haussa les épaules à l'allusion de Cheryl. La jeune femme grimaça un sourire. Elle se sentait piquée au vif. Elle demanda, s'obligeant à une modération forcenée :

- Réponds-moi franchement, Gaby : tu l'as baisée ?

- Oui. Seulement, pas quand tu penses.

- Quand, alors ?

- Il y a dix ans, lors d'une manif.

- T'as toujours su profiter des bonnes occases.

Le Poulpe vit trembler les doigts de Cheryl, blêmir son teint de coiffeuse. Il se demanda si elle allait pleurer ou tenter de porter la main sur lui.

- Jalouse ?

- Sale con !

Cela ne faisait jamais que deux fois en deux jours qu'il entendait cette rhétorique agile et sans appel sortir de la bouche d'une de ses maîtresses. En bon diplomate qu'il n'était pas, il préféra se taire, attendant la suite. Il entra dans son personnage de femme trompée d'affecter la plus parfaite indignation. Quoique ce ne fût pas vraiment de l'indignation. De la jalousie seulement. Mais une jalousie purement ludique, comme le subodorait le Poulpe, tant la jeune femme était convaincue que l'invitée d'en haut n'était pas le genre de Gabriel -bien qu'il eût succombé par le passé à ses charmes felliniens.

- Ainsi, tu vas au secours d'un flic ?

- T'as tout compris.

- Tu fais ça pour elle ?

- Non. Pour Gérard.

- Côté alibi, tu n'as jamais été fortiche.

- C'est son neveu, expliqua Gabriel.

Cheryl examina son homme, les yeux écarquillés à s'en faire mal aux

tempes.

- Tu es bien sûr ? Tu ne dis pas ça pour me faire plaisir ?

- Pour quelle raison te mentrais-je ?

Cheryl le regarda encore, cette fois comme un mutin qui aurait choisi de déposer les armes. Une ombre d'inquiétude passa sur son visage, puis se retira.

- C'est bon, dit-elle.

- Je t'aime.

- N'en rajoute pas.

Le Poulpe l'attira à lui. Sa main caressa sa joue comme un baiser, tandis que son regard errait à droite et à gauche du débarras, à la recherche du lieu parfait que méritait le corps de Cheryl pour une conversation horizontale et rapprochée. La jeune femme devina ses intentions et se dégagea doucement de son étreinte.

- Pas maintenant, murmura-t-elle.

Gabriel lui prit la main et promena ses doigts sur sa paume.

-Que dit l'avenir?

-Tu sais bien que je ne suis pas voyante.

- Je croyais.

- Depuis le temps que nous faisons l'amour ensemble, j'ai appris à lire dans tes pensées.

Fébrile, la jeune femme rajusta sa chemise que Gabriel avait involontairement malmenée. Le Poulpe n'insista pas, d'autant qu'une autre idée lui trottait dans la tête.

- Dis-moi, Cassandra : aurais-tu la moindre idée de ce qui peut pousser un groupe de ripoux en taule à emmerder un autre ripou, lui aussi en taule ?

- Ça dépend de l'autre ripou.

- Un inspecteur de la Brigade de répression du banditisme qui lit du Pessoa durant les heures de ronde.

- Je me dis que ce n'est certainement pas pour lui faucher son livre.
- Mais encore ?
- Que c'est peut-être parce qu'il n'est pas comme eux. Ripou, j'veux dire.
- Bien. A présent, essaie d'imaginer pourquoi ces mêmes types, plus deux inspecteurs de la police des polices cherchent à tout prix à le faire passer comme tel aux yeux de l'opinion.
- On peut supposer que les flics ont absolument besoin d'un suspect et qu'ils n'ont personne d'autre que lui à se mettre sous la dent.
- Pas mal. Mais peut faire mieux.
- Un suspect ayant été trouvé, l'IGS ne peut en aucun cas revenir en arrière, au risque de se discréditer elle-même.
- Maintenant, ajoute les intérêts de ces ripoux à ceux de la police des polices.
- L'inculpation de cet inspecteur sert à protéger une grosse légume dont la chute entraînerait le démantèlement d'un réseau de ripoux au sein de la PJ plus important encore, lequel risquerait de déstabiliser la police judiciaire dans son ensemble. Pressées par l'opinion, les autorités concernées ne pourraient pas étouffer le scandale ; on procéderait alors à une sorte de maxi-procès, à l'issue duquel les principaux accusés écoperaient en tout état de cause d'une peine exemplaire.
- J'ai toujours pensé que tu n'étais pas faite pour le métier de coiffeuse ! dit le Poulpe, presque ravi des prouesses analytiques de sa maîtresse.

L'après-midi était plus qu'entamé, lorsque le Poulpe se décida à mettre le nez dehors. La veille, un inconnu l'avait appelé au domicile de Cheryl pour lui fixer un rendez-vous. Il n'avait pas souhaité donner de précisions. Gabriel avait deux possibilités, accepter ou prétexter une indisposition, et les deux lui paraissaient risquées, pour des raisons contraires. Trois jours plus tôt, il avait failli se faire tabasser sans autre sommation que celle d'un flingue posé contre sa tempe. Depuis le début il évoluait à découvert. Tout le monde semblait au courant du moindre de ses gestes. Et il n'aimait pas ça. Mais il fallait croire que ce n'était encore ni le jour ni l'heure pour un règlement de comptes. Aussi se résolut-il à accepter la proposition, à prendre le métro et à gagner le boulevard Saint-Michel, côté Sorbonne, où, espérait-il, son mystérieux contact lui dispenserait un cours sur les tenants et les aboutissants de l'affaire Bardot.

Lorsqu'il sortit de la station Saint-Michel, le soleil s'était couché en aspirant toute la tiédeur de l'air. Ça sentait encore la pluie.

En dépit de certaines réticences, au premier rang desquelles il mettait les commerces racoleurs du Boul'Mich' et les gargotes minables de bouffe étrangère qui n'avaient d'étranger que les pauvres bougres qui y travaillaient, Gabriel aimait ce quartier parce que Robert de Sorbon avait dressé là un édifice plein d'espoir humaniste, que le seul nom du Panthéon lui faisait penser à celui de Rome, enfin qu'une des chambres de bonne d'une rue avoisinante avait été le théâtre vingt ans plus tôt d'un dépucelement mémorable autour d'un verre, d'un petit sachet de marijeanne et de *La Métaphysique des mœurs* d'Emmanuel Kant.

Ce soir-là, cependant, le Poulpe n'avait pas le temps de songer à ses émois d'adolescent ; d'autant que l'inconnu du bigophone lui avait donné rancard dans un MacDo et que la seule idée de goûter à l'un de ces sandwiches américains lui ôtait toute envie de faire l'amour.

Situé dans un carrefour qui le mettait dans la diagonale du Jardin du Luxembourg, le fast-food dressait son enseigne néonisée face au Boul'Mich', imposant un style qui éveillait en Gabriel un sentiment d'outrage, plus qu'aucune des vulgarités que l'on avait laissé ou fait construire et qui défiguraient nombre de rues de Paris.

À contrecœur, le Poulpe poussa la porte vitrée.

L'employé du fast-food ressemblait à un croupier entre deux âges recyclé, pour cause de compression de personnel, dans la restauration rapide. Son visage avait la forme d'une goutte d'eau inversée, ovale avec un menton pointu. Le Poulpe le regarda comme si de lui dépendait sa décision de commander un hamburger. Finalement, il se résigna à prendre la super-formule MacDo. Pour se donner un peu de courage, il se souvint de la phrase de Rimbaud, comme quoi il fallait être absolument moderne.

Il lui demanda comment était le cheeseburger en question.

- Meilleur qu'en face, répondit l'autre en retournant une portion de bœuf avec sa spatule.

En face, c'était une laverie automatique.

Quelques instants plus tard, muni de son plateau, Gabriel examinait d'un œil expert la marchandise : l'aspect formel confirmait ses craintes et quant au contenu, il ne boufferait certainement pas grand-chose de ce qu'il venait d'acheter.

Il se dirigea sans hésiter vers une table où un homme était déjà assis, journal en main.

- Vous attendez quelqu'un ?

L'homme rabaissa son journal, leva les yeux vers lui.

- J'attendais, répondit-il en repliant son tabloïd. Puis il tendit sa main.

- Bertrand Lafarge.

L'homme portait un vieil imperméable, un tissu de gabardine gris. La chemise et la cravate étaient de bonne coupe. Il dit au Poulpe qu'il appartenait aux Renseignements et confirma ses dires en lui montrant une carte barrée de tricolore portant sa photo et l'en-tête du ministère de la Défense. Ce dernier le crut, bien qu'il ne ressemblât guère à un fonctionnaire des RG, mais plutôt à un vendeur d'ornements funéraires.

- Gabriel Lecouvreux, dit le Poulpe.

- C'est bien la première fois que je croise une personne affublée d'un sobriquet d'octopode.

- Ça vous gêne ?

- Au contraire : je suis un passionné de la mer. Mais, dites-moi, monsieur Lecouvreur. Pourquoi « le Poulpe » ?

- Parce que je suis un grand timide.

L'homme le regarda tout en sirotant son quart Vittel, sans être convaincu de l'explication de Gabriel. C'était un pâle administratif à la moustache hirsute, aux cheveux en déroute, qui, debout, devait culminer à un mètre soixante et peser ses cinquante-cinq kilos tout habillé. Il sortit une pipe et la bourra à même son paquet de tabac. Il mit le tuyau dans sa bouche, gratta l'allumette et tira deux bouffées de fumée blanche qu'il regarda s'évaporer au-dessus de sa tête.

- Vous ne mangez pas ? demanda le Poulpe en posant devant lui sa super-formule MacDo.

- Poisson, exclusivement.

- Dans ce cas, pourquoi avoir fixé le rancard ici ?

- Afin de n'y croiser personne qui ne me connût.

- Discret ?

- Méfiant. Comme la truite. Celui dont je vais vous parler l'est moins. Ce qui ne l'empêche pas de faire figure de gros poisson ; genre tétrodon, si vous voyez ce que je veux dire.

- Pas du tout.

- *Tetroedon hispidus*. Appelé aussi Maki-Maki ou poisson mortel. Ressemble beaucoup aux autres espèces de poisson appelées communément « poissons bouffis ». Responsable au Japon de nombreux cas d'empoisonnement. Dites-moi, monsieur le Poulpe, vous pêchez ?

- Non.

- Bizarre. J'aurais juré le contraire.

Gabriel hésita, puis il saisit le hamburger et le porta à sa bouche comme s'il s'était agi d'un vomitif.

- Parlez-moi de ce poisson bouffi.

- Jean Reibel. Tito, pour les intimes. Un des piliers du « groupe nuit » de la BRB.
- Actuellement en prison.
- Avec son compère Renaudier, l'autre pilier de la brigade. C'est exact.
- Un flic peu banal, à ce que l'on m'a dit.
- Tout aussi exact. Signe particulier : expert en matière de délinquance balkanique. A poussé le vice jusqu'à apprendre le serbo-croate. Reibel avait pénétré le milieu yougoslave et s'y était constitué un système de marchandage personnel. Rien de ce qui était racketteur macédonien, receleur slovène, proxénète monténégrin ou cambrioleur croate ne lui était étranger. Comme tout bon flic qui se respecte, Reibel avait son informateur ; un certain Sacha. Aussi craint et respecté qu'Hernan Cortès devant la foule aztèque.
- Jusqu'à son implication dans le vol de deux touristes mexicains.
- Vous connaissez l'histoire ?
- Je me suis fait communiquer le dossier.
- Comment vous y êtes-vous pris ?
- J'ai le bras long. On ne m'appelle pas le Poulpe pour rien.
- Reste que c'est tout de même difficile à croire.
- Peu importe. Continuez. Je n'ai pas encore eu le temps de le lire.

Lafarge but un peu de son eau. Gabriel plongea sa fourchette dans une tranche de viande passée au micro-ondes, goûta une nouvelle fois, enfin posa le reste du hamburger dans son assiette en se disant qu'il n'aurait pas eu pire à la laverie d'en face, à supposer que s'y trouvât un distributeur automatique de sandwiches.

Il se leva et alla chercher une Heineken, puis revint s'asseoir, la bouteille décapsulée en main.

- Donc Reibel est mis au parfum de l'affaire par son associé Sacha. Les touristes en question sont venus à Paris faire des emplettes pour alimenter leur commerce de fringues. Ils sont bourrés de dollars. Reibel appelle ses complices, Moulinier et Renaudier, qui s'exécutent aussitôt. La méthode est simple : les flics arrêtent les types dans leur chambre d'hôtel, exhibent leur carte, saisissent le fric en annonçant à

l'un d'entre eux qu'ils vont le conduire au poste de police le plus proche. Parvenus devant une annexe, fermée pour cause d'heure tardive, nos hommes font descendre le businessman sur le trottoir et prennent la fuite.

- Méthode classique du ripou, pas du tétrodon.

- Je pourrais vous en raconter une dizaine d'autres du même style. Mais ce fait divers là a ceci de particulier que c'est la troisième division de police judiciaire qui a été saisie de la plainte ; et qu'à cette époque y travaillait quelqu'un que vous connaissez depuis peu.

- Bardot ?

- Lui-même.

- Il n'était pas tout seul à la DPJ.

- Certes. Mais l'on sait que c'est lui qui a mené l'enquête, puis remis son rapport au commissaire Jouve, son supérieur hiérarchique.

- Lequel a dû juger les charges insuffisantes...

- Comme de juste. Dans notre jargon, on appelle ça une « VR » ; une vaine recherche.

- Plutôt suspecte comme vaine recherche.

- Dans ce cas, c'est une « VR chromée » ! Gabriel remplit son verre de bière et le sécha d'un trait comme si c'était une purge. Par chance il n'avait pas touché à son Coca, et le goût fadasse du hamburger qu'il avait mangé pour les besoins de la cause appartenait à présent à l'histoire.

Lafarge avait regardé sa pomme d'Adam monter et descendre tandis que le liquide amer coulait dans son gosier.

- Vous devriez vous mettre à l'eau, c'est bien meilleur pour l'embonpoint.

- Ma femme adore mon embonpoint, rétorqua Gabriel en s'essuyant la bouche avec une serviette en papier.

- Vous avez tort. L'eau, quoi qu'en pensent les amateurs de vin, procure des plaisirs insoupçonnés. Prenez Vittel, par exemple ; le goût est acre et laisse en bouche une saveur minéralisée persistante... Avez-vous des troubles du métabolisme ?

- Pas à ma connaissance.
- Quand êtes-vous allé voir le médecin pour la dernière fois ?
- Il y a une dizaine d'années.
- J'en étais sûr ! Quelque chose me dit que vous souffrez d'hypercholestérolémie. L'eau de Vittel lutte efficacement contre cela.
- Comme la bière.
- Pardon ?
- Je veux dire : la bière aussi a ses vertus ; entre autres diurétiques, dues principalement aux résines de houblon. Je pourrais citer également la constipation, la nervosité, l'anémie, l'insomnie, la digestion, l'anorexie. Mais, passons sur ce sujet, si vous le voulez bien : que pensez-vous de l'inculpation de l'inspecteur Bardot ?
- Je pense qu'il ne faut pas trop compter sur l'IGS pour éclaircir l'affaire.
- Cela, je l'avais déjà compris. Le tout est de savoir pourquoi ?
- Volonté de la hiérarchie de circonscrire l'enquête à une poignée de policiers sans entrer dans des détails embarrassants.
- Soupçonneux ?
- J'ai passé l'âge. À présent, je ne soupçonne plus, j'accuse. Ces notables de la police cherchent à faire croire à l'opinion publique que quelques fonctionnaires déçus ne font pas la corruption de l'ensemble de l'institution à laquelle ils appartiennent.
- Vous voulez dire...
- Qu'à la préfecture de police de Paris, tout le monde se sert !
- Autrement dit, les flics sont des receleurs !
- La déduction est un peu rapide. Disons que des habitudes fâcheuses se sont prises.
- Sauf, semble-t-il, pour l'inspecteur Bardot. La perquisition effectuée à son domicile par l'IGS n'a rien donné.
- Bardot est un idéaliste.

- Dans ce cas, pourquoi s'attaquer à lui ?
- Parce que les idéalistes sont vulnérables.
- Le serais-je, moi aussi ?
- Vous, vous seriez plutôt du genre fouille-merde.
- J'ai failli me faire salement rosser il y a trois jours, à son propre domicile.
- Je sais.
- Vous étiez là ?
- Un de mes hommes.
- Et il n'est pas intervenu ?
- Il était chargé de vous filer, pas de jouer les gardes du corps. De plus, il s'agissait de deux voyous sans importance : des muscles jusqu'aux sourcils, mais un QI qui s'arrête à la hauteur des bourses.
- Un QI muni d'un 7,65 peut se montrer plus convaincant qu'on ne croit.
- Pas suffisamment, si j'en juge par l'issue de la confrontation.
- Pur hasard. Autre chose sur ces braves gens ?
- Non, rien.
- Rien comme dans rien, ou rien comme dans rien à voir ?

Le fonctionnaire soupira.

- Cantona et Rodriguez sont les hommes de main d'un certain Joffe, ami de Lamraoui.
- Tiens, tiens ! Et où pourrais-je le voir ?
- À Montparnasse. Mais apportez une pelle.
- Assassiné ?
- Je dirais même : on ne peut plus refroidi !
- Et ses porte-flingues ?

- Introuvables, comme de juste.

Il y avait quelque chose de tatillon dans les gestes de cet homme, des mouvements maniérés. Gabriel s'en était aperçu dès le début, sans y prêter trop attention. À présent, ce « quelque chose » lui déplaisait, sans qu'il ne sache exactement pourquoi.

- Pourquoi avoir tenté de me dissimuler ce détail ?

- Parce qu'il serait très dommageable de compliquer une affaire déjà passablement embrouillée.

« Servile » ; c'était le mot qu'il cherchait. Lafarge avait en lui cette servilité du valet de chambre que Gabriel détestait tant.

- Pour qui travaillait Joffe, monsieur Lafarge ? demanda ce dernier.

- Pour Jacques Vergeat. C'était son indicateur. Mais, de là à penser que...

- Vergeat est un anachronisme, lança le Poulpe. Mais il l'est à un point tel que je le sens capable de tout. Comment a-t-il pu être mis au parfum de cette affaire ?

- L'homme a ses antennes un peu partout. De plus, il semblerait que vous soyez sa tête de Turc. Sa raison de vivre, en quelque sorte.

- On ne cherche pas à éliminer quelqu'un qui est votre raison de vivre !

Lafarge eut un sourire entendu.

- Vergeat est un homme prévoyant. Meticuleux, patient et prévoyant. Il sait attendre son heure. D'ici quelques années, il prendra sa retraite. Aussi la prépare-t-il. Il veut sortir la tête haute. Votre implication dans cette affaire lui fournit là une occasion qui ne se renouvellera pas.

- On le dit coriace, fit Gabriel nullement surpris.

- Un flic devient coriace quand il reste sur sa faim. D'un homme qui lui filait sans cesse entre les doigts, Vergeat a fait une affaire personnelle. D'autant qu'on ne lui a pas ménagé les sarcasmes, aux RG ! Certains se sont même moqués de lui ouvertement. Alors il a ruminé, ruminé, tel un frustré attendant son heure.

- Ce vieux Vergeat ! soupira le Poulpe qui suivait les propos de Lafarge avec un détachement amusé. Il s'est toujours fait un monde d'une

taupinière !

- Taupinière ou non, depuis dix ans vous lui tenez compagnie. Il y a un dossier épais comme ça dans l'un de ses tiroirs. Il vous est entièrement consacré.

- Peut-être compte-t-il occuper sa retraite à écrire ma biographie !

- D'une part, Vergeat est trop misanthrope pour se pencher sur la vie des autres ; d'autre part, vous n'êtes pas un sujet de réflexion pour lui, mais une gêne métaphysique, un activiste parasite, un ennemi qu'il faut éliminer. Il ne néglige aucune affaire dans laquelle apparaît votre nom, à l'affût de la plus petite erreur qui vous fera calancher.

Le Poulpe alluma une cigarette, mêla sa fumée à celle de la pipe de Lafarge, s'octroyant un moment de réflexion.

- Pourquoi m'avoir fourni ces renseignements ? demanda-t-il enfin.

- Une vengeance entêtée de vieux monsieur. Il y a dix ans, Vergeat me soufflait un poste important de la manière la plus ignoble qui soit !

- Curieuse façon d'honorer votre boîte. Lafarge haussa les épaules.

- Si seulement vous saviez ce que j'en pense...

- Vous croyez que les RG n'ont pas une suffisante mauvaise réputation ?

- La mauvaise réputation, c'est devenu monnaie courante, de nos jours. Du coup, plus personne n'y fait attention.

- Qu'espérez-vous de moi ?

- Que vous semiez la zizanie dans cette putain d'administration. Question foutoir, vous êtes un spécialiste ; tout le monde le dit.

Sur quoi Lafarge consulta sa montre.

- Le devoir m'appelle.

- Et Bardot ?

- Franchement, ce n'est pas mon problème. Si vous pouvez l'innocenter, la justice en ressortira grandie et les gros pontes de la PJ n'auront qu'à bien se tenir. Tous deux en ont sacrement besoin.

Gabriel le regarda, sans commenter la remarque, faux-visage faux-cil
faux-nez faux-sens faux-bras faux-doigt faux-cul résuma-t-il à part lui,
en souvenir de ses lectures oulipiennes.

Le 96, puis le 56 transportèrent le Poulpe au salon de coiffure. Les nouvelles de l'après-midi exigeaient une longue méditation dans le bain suivie d'une toute aussi longue rasade d'Orval agrémentée d'un maroilles de Thiérache que lui avait dit avoir ramené Lidia de ses emplettes, histoire de rendre sa bière plus agréable.

Il déboucha sur Popincourt. À cette heure, un jour de semaine, la rue était généralement déserte, et plus encore par les soirées comme celles-ci, où le mois de novembre forçait son talent en jouant les automnes pluvieux. Paris muré dans sa carapace de froid et de grisaille, avec ses nuits qui frappaient tôt, mélange de vide et d'empressement. Quelques globes électriques éclairaient l'église de Saint-Ambroise. Les arbres du square étaient décharnés. Sur les grilles d'aération du métro tout proche, un clodo dormait d'un sommeil torpide. L'humidité de l'air l'enveloppait dans son coton malsain. Quelques heures plus tôt, le Poulpe lui avait glissé cinq balles. Sur le boulevard, un cortège de manifestants passait. Empochant la pièce, le SDF lui avait dit : « J'aime bien les grèves, ça me rappelle quand j'avais du boulot ! »

Gabriel pénétra bientôt dans le salon de coiffure, monta les escaliers jusqu'au premier étage et ouvrit la porte. Quelqu'un s'était allongé sur le lit et fumait. Le point incandescent de sa cigarette brillait comme un phare trouant l'obscurité.

Le Poulpe appuya sur l'interrupteur.

- Bonsoir.

- Bonsoir.

Il s'était attendu à retrouver sa Cheryl : c'était Lidia. Elle portait un des kimonos de son amie dont les manches, trop courtes pour elle, laissaient entrevoir les chairs molles de ses bras pendre comme des outres vides. Au-dessus d'elle, une bibliothèque contenant pour moitié une collection de peluches augmentée de quelques poupées Barbie, et pour l'autre moitié une bonne centaine de vinyles appartenant à Gabriel, jazzy pour la plupart. Le Poulpe observa la scène, non sans quelque nostalgie derrière les yeux.

- Ça ne va pas ?

- Si, ça va. Et ce rancard ? Intéressant ?

- Instructif. J'ignorais que les agents des Renseignements généraux pouvaient se bouffer le nez à ce point. Tu permets que je prenne un bain ?

Lidia s'était levée d'un bloc et s'en allait déjà dans l'autre pièce lorsque la voix du Poulpe l'arrêta.

- Et ton mari ?

Elle pivota dans ses pantoufles et le toisa. Gabriel avait déjà retiré sa chemise et s'apprêtait à faire couler son bain.

- Il broie du noir et je me fais un sang d'encre.

- Traduction ?

- Il continue à lire du Pessoa pendant que moi j'épuise les paquets de clopes de ta copine.

-À propos, où est...

- Partie faire des courses, coupa Lidia.

Le Poulpe s'approcha d'elle. Il sentait qu'elle était furax du fait qu'il ne s'était pas fendu de la moindre explication.

- Bardot a été victime d'une machination. On lui a monté un « travail », comme disent les flics. Ce coup-ci, j'en suis certain.

- Tu en doutais ?

- Une règle d'or est de ne jamais faire confiance à qui que ce soit, même si celui-ci sort son Pessoa lorsqu'il entend le mot « culture » et qu'il a épousé une femme qu'on a soi-même suffisamment aimée pour faire l'amour avec, et ce pendant quarante-huit heures, sans discontinuer !

Sur quoi le Poulpe la gratifia d'un clin d'œil. Lidia se nicha contre lui. Dans l'entrebâillement de sa poitrine apparut la découpe d'un sein que Gabriel s'efforça de ne pas regarder. Au contact de sa peau le mamelon s'était tendu, si bien qu'il s'écarta, histoire de ne pas succomber à l'agressif titillement du téton brun. Il lui sourit. Elle sourit.

- Dis-moi, Gabriel, pourquoi fais-tu tout ça ?

- Bonne question, bébé. Seulement, j'y ai déjà répondu.
- Répète encore. Le Poulpe soupira.
- Pour surmonter mes déprimés.
- Toi, déprimé ?
- Ton mari de flic est bien poète !
- Quel rapport ?

Avant que Gabriel puisse répondre, le téléphone sonna et il décrocha.

- Oui. Allô?
- Le Poulpe ?
- Lui-même.
- Alors écoute, écoute-moi bien parce que je ne vais pas répéter ça deux fois...
- Je suis tout ouïe.
- On a la fille.
- Quelle fille ?
- Cheryl. Ta meuf. On l'a enlevée.

La voix était tronquée, mais Gabriel crut reconnaître un timbre qu'il connaissait bien.

- Il y a erreur : je ne suis pas marié, dit-il.
- Arrête de déconner, veux-tu ? Bon. Elle va bien. Elle ira bien tant que tu feras ce qu'on te demande.
- Si c'est du fric que vous voulez, je suis interdit de chéquier !
- Le fric, on en a plein les pognes. C'qu'on veut, c'est que tu cesses de foutre ton nez là où il faut pas.
- Là où ça pue, vous voulez dire.
- Gabriel ? s'enquit Lidia. Qui est-ce ?

- Laisse tomber l'affaire Bardot, continua l'autre.
- Sinon ?
- Sinon j'me fais un d'voir de m'occuper moi-même de la p'tite dame.
- Gabriel, s'il te plaît, veux-tu me dire...

Le Poulpe la fit taire d'un geste, tandis que la voix tronquée à l'autre bout du fil poursuivait :

- Je te donne vingt-quatre heures pour boucler tes malles et voir ailleurs. Passé ce délai, on viole la fille.
- Qui me dit que ce n'est pas déjà fait ?
- Je me serais fait une joie de te l'annoncer ! ricana l'inconnu. Puis il raccrocha.

Gabriel fit un effort pour se maîtriser ; il marcha d'un pas raide jusqu'au lit, s'écroula dessus, le dos appuyé contre les peluches de Cheryl et se mit à rire d'un petit rire sec, en se disant qu'il n'était rien de plus qu'un sacré putain d'égoïste. Doublié d'un con.

Il prit une cigarette qu'il alluma d'une main tremblante.

- On a enlevé Cheryl, dit-il simplement.
- Cheryl ? Mais...
- Ils n'ont pas réussi à m'intimider, alors ils s'en prennent à mon point faible.

Soucieux, le Poulpe alla s'ouvrir une bière. Il se sentait responsable de la situation. Tout comme Lidia d'ailleurs, qui s'était mise à pleurer. Gabriel lui caressa les cheveux.

- Calme-toi, Lidia. Ce n'est pas de ta faute.

Elle redressa lentement la tête, tendit sa main vers la bouteille.

Puis elle leva les yeux vers lui.

- Gabriel, écoute-moi : oublie cette affaire, pense plus à Jef. On finira bien par prouver son innocence.
- À en juger par l'énergie que ses détracteurs déploient pour affirmer

le contraire, j'en doute, dit-il, tout en consultant l'annuaire posé sur la table du téléphone.

Lidia ouvrit la bouche pour répliquer, mais déjà le Poulpe avait décroché le combiné et composait un numéro.

- Qu'est-ce que tu fais, Gab...

- J'appelle S.O.S femme en détresse.

- Allô ? fit bientôt une voix à l'autre bout du fil.

- Je désire parler à Jacques Vergeat, dit Gabriel.

- De la part de qui ?

- Du Poulpe.

- Un instant, je vous prie.

- Pourquoi téléphones-tu à ce type, Gabriel ? C'est ton pire...

-Allô?

- Vergeat ? dit Gabriel. C'est moi, le Poulpe.

- C'est une plaisanterie ?

- Ce pourrait en être une, en effet.

- Comment avez-vous...

- Facile. Votre numéro est dans le bottin. Suffit de l'ouvrir à la bonne page !

- Que voulez-vous ?

- Vous parler de ma femme ; enfin, de ma compagne pour être précis, dit Gabriel tout en regardant

Lidia qui s'était assise sur l'extrême bord du canapé, une cigarette entre les doigts.

- Cheryl, je crois ?

- Tout juste.

- Vous l'avez tuée et vous venez vous confesser, c'est cela ?

- Presque. À vrai dire, c'est plus absurde : on l'a enlevée. À cause de moi, je dois l'avouer.

- Qu'avez-vous donc fait pour qu'on vous fasse cette mauvaise blague ? Braqué une banque ?

- Vous savez fort bien ce que j'ai fait, Vergeat. Je me suis même laissé dire que les deux branleurs qui ont tenté l'autre matin de me remettre sur le droit chemin étaient des hommes de main d'un certain Joffe, lequel, paix à son âme, fut un de vos fidèles indicateurs. Et que, par conséquent, vous auriez peut-être un tuyau à refiler à un ancien soldat de l'armée disciplinaire, ce que vous fûtes aussi en d'autres temps, bien qu'à un grade plus élevé que le mien.

Vergeat sembla sursauter à l'autre bout du téléphone.

- Qui vous a raconté ça ?

- Quelqu'un qui ne vous veut que du bien.

- J'aurais dû vous tuer il y a bien longtemps.

- Pas moi, Vergeat, mais votre principal thuriféraire !

Il y eut un court silence. Puis :

- Qu'attendez-vous de moi ?

- Un geste de bonne volonté.

- Je ne suis pour rien dans cette affaire.

- Allons, Vergeat ! Vous ne pensez tout de même pas que je vais gober ce baratin ? Comme je viens de vous le dire, un généreux indicateur m'a permis d'entrer en possession de renseignements intéressants concernant votre responsabilité dans ce qu'il a été convenu d'appeler l'affaire Bardot. Il me suffirait d'appeler quelques collègues du *Canard enchaîné* pour que, de confidentielles, ces révélations deviennent publiques.

- Je vous attaquerai en diffamation.

- Chiche?

Nouveau silence. Gabriel patienta, sûr de lui. Il savait que si celui-ci portait plainte, les journalistes exploiteraient le filon et lui tomberaient dessus. Parce que, comme dans toute histoire de ripou, à

défaut de trouver le vrai responsable, il leur faudrait une tête de Turc. Et Vergeat semblait tout trouvé pour jouer ce rôle.

- Je vous le répète, le Poulpe, murmura ce dernier à court d'argument : je ne connais pas l'inspecteur Bardot et j'ignore tout de cette affaire.

- Voudriez-vous me faire croire que quelqu'un vous a doublé ?

- Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

- Rien. Le flair. Je sens toujours la merde, même quand elle est parfumée.

Gabriel lui accorda le temps de réfléchir à sa réplique. Il observa quelques instants de silence significatifs. Puis :

- Aurais-je mis le doigt là où ça fait mal, mon cher Vergeat ?

- Finissons-en, le Poulpe. Qu'est-ce que vous voulez ?

- Un renseignement. Vous êtes le seul qui puisse me tuyauter sur l'enlèvement de Cheryl et m'aider à y voir clair dans ce putain de chantage.

- Que m'offrez-vous en échange ?

- Ma plus stricte discrétion à votre sujet. C'est simple, je ferai comme si vous n'existiez pas.

Vergeat parut réfléchir.

- Une adresse, ça vous va ?

- Si ce n'est pas celle de mon dentiste !

- La planque des deux gus qui ont tenté de vous intimider. Quelque chose me dit qu'ils en savent plus que moi sur cette affaire. Vous avez de quoi noter ?

- Je vous écoute.

- Rue de Chartres, dans le 18^{ème}. Au 5. Ils se partagent une piaule au sixième étage.

- Surtout, pas d'arnaque, prévint Gabriel. J'ai laissé à un ami des consignes strictes au cas où je ne reviendrais pas.

Il raccrocha, puis se dirigea vers la bibliothèque d'où il extirpa une boîte imitant la tranche d'un livre qui contenait un revolver, dont les alvéoles du barillet abritaient une demi-douzaine d'ogives cuivrées, ainsi qu'un passe-partout que son ami Pedro lui avait confié en cas de besoin.

À la vue de cet attirail, le visage de Lidia se décomposa. Elle jeta des regards inquiets dans sa direction tout en tirant nerveusement des bouffées de sa cigarette.

- Je vais y aller, dit Gabriel en consultant sa montre. Surtout, n'ouvre à personne.

- Fais attention.

Il la gratifia d'un baiser et lui tourna le dos.

- Gabriel...

-Oui?

- Je n'oublierai pas ce que tu fais pour nous.

- J'y compte bien !

Une demi-heure plus tard, le Poulpe arrivait au 5 de la rue de Chartres. C'était un immeuble de six étages à la façade passablement délabrée, situé dans un endroit où subsistait encore un certain calme, et ce malgré la proximité des quartiers Barbès et de la Goutte-d'Or. Des rafales de vent faisaient remonter du boulevard de la Chapelle de forts relents de chich-kebab en même temps que des dizaines de papiers froissés tachés de graisse, abandonnés par des dîneurs peu scrupuleux. La rue était déserte et n'incitait pas à la promenade. Le Poulpe examina les alentours, fuma une cigarette sur le trottoir et quand il eut terminé, arma son pétard, poussa la porte d'entrée et gravit des escaliers pourris, où se mêlaient des odeurs de pisse de chat et de térébenthine, jusqu'à la piaule nichée au dernier étage.

Le palier était désert. Le Poulpe sonna. Comme il n'obtenait pas de réponse, il recommença. Aucune lumière ne filtrait à l'extérieur. L'appartement paraissait vide.

Il décida de tenter sa chance. Il saisit son trousseau de clés et au troisième essai la porte s'ouvrit. Pétard au poing, le Poulpe se glissa par l'entrebâillement tandis que sa main libre atteignait l'interrupteur, qu'elle actionna.

Le plafonnier répandit sa lumière blafarde sur une pièce aussi impersonnelle qu'une chambre d'hôtel. Il n'y avait personne. Personne de vivant, tout au moins.

Le Poulpe rengaina son arme, devenue inutile, et se pencha sur les corps étendus par terre. Cantona, Rodriguez ; les deux petites frappes. Il s'était attendu à tout, sauf à les voir dans cet état. Ils gisaient sur le dos, dans la position où la mort les avait jetés, probablement quelques heures avant son arrivée. Il regarda le sang qui avait séché sur leurs chemises. Une seule balle pour chacun d'eux, au niveau du cœur. Des orifices dignes d'un calibre 9mm. Précis, rapide, économique. Du beau travail. Chose curieuse : leurs visages exprimaient la même surprise, comme s'ils n'avaient pas cru à ce qui leur arrivait.

- Merde, murmura-t-il en guise d'oraison funèbre. Encore deux mecs qui ne parleront pas.

Gabriel explora leurs poches. Pas un papier, pas un rond, pas même un flingue. On les avait ratissés aussi consciencieusement qu'une pelouse anglaise. Il passa une rapide inspection des lieux à la recherche d'un indice susceptible de le renseigner sur ce qui avait pu se passer. L'appartement était petit, son ameublement réduit au strict nécessaire. Quelle que fût la personnalité des deux refroidis, elle n'apparaissait pas dans le décor. De ce point de vue, Vergeat avait raison : la piaule faisait office de planque. Gabriel ouvrit les tiroirs : ils étaient vides. L'armoire était vide également. Il examina les plinthes, les lits jumeaux, les dessous de placards. Tout paraissait normal, à l'exception d'une chose ; un détail, à vrai dire : un minuscule morceau de tissu trouvé au pied d'une chaise.

Comme s'il s'était soudain douté de quelque chose, le Poulpe le porta à ses narines. L'effet fut aussi prompt que la petite madeleine de Proust ou que le test de Pavlov.

« Cheryl ! » murmura Gabriel comme une confirmation verbale de ce que ses sens olfactifs avaient immédiatement identifié. Salon de coiffure. Un parfum qui ne trompait pas.

Il s'aperçut que ses mains étaient moites et les essuya avec les pans de son pardessus.

Scénario probable : les deux types avaient enlevé Cheryl, puis l'avaient séquestrée là. Plus tard, un troisième homme était passé. Peut-être l'instigateur du coup. Ils ne s'étaient pas méfiés. D'où les deux balles

du silencieux parfaitement placées, comme un golfeur qui aurait pris tout son temps pour mettre la sienne dans le trou.

Joffe et ses deux porte-flingues. Un tiercé gagnant ; mais il ignorait l'identité de celui qui venait de rafler la mise. Qui risquait de se transformer en quarté s'il ne tirait pas Cheryl de là et même en quinte plus s'il ne prenait pas quelques précautions élémentaires.

Il parcourut une dernière fois l'appartement en effaçant les empreintes digitales qu'il aurait pu laisser. Puis il prit soin en partant de laisser la porte légèrement entrebâillée afin que les cadavres soient découverts le plus tôt possible et qu'une enquête se mette en place. Ce qui ne changerait rien pour les deux macchabées mais pourrait peut-être faire bouger les choses côté vivants.

Une fois dehors, le Poulpe sortit un paquet de cigarettes de quelque part et s'en alluma une. Ses doigts tremblaient. Il regarda le ciel. Le vent venait de l'ouest, il allait pleuvoir. Il inspira un grand coup et se dirigea vers une cabine téléphonique.

La sonnerie retentit bientôt dans le morceau d'ébonite.

- Allô Vergeat ! Ici le Poulpe. Je viens de voir les types en question.

- Et alors ?

- Ils n'ont pas été bavards. Faut dire qu'avec une balle dans le cœur, il est difficile d'émettre un son.

- Qu'est-ce que vous dites ?

- Je dis que quelqu'un est passé avant moi pour écouter notre discussion. J'ose espérer que vous n'êtes pas à l'origine de cette interruption volontaire... de promesse.

- Allez vous faire foutre !

- Compte tenu de la situation, votre arrogance me paraît plutôt faiblarde.

- Qu'entendez-vous par là ?

- Je pense à une vieille locution italienne.

- Et que dit cette locution ?

- *Stare sulla corda*. Ce qui peut se traduire par : se tenir sur la corde

raide. Bref, être dans un état d'équilibre instable.

- Je crains que vous n'inversiez les rôles.

- C'est à voir. Cependant, je dois reconnaître que je me sens un peu perdu sans ces deux zouaves. Je comptais vraiment sur eux pour retrouver Cheryl. À ce propos... j'ai tout de même obtenu la preuve qu'ils la séquestraient.

Le mutisme de Vergeat incita le Poulpe à poursuivre.

- Vous ne dites rien ?

- Je n'ai rien à dire.

- Si. Le nom du pont qui est en train de vous faire danser.

- Inutile d'insister, le Poulpe.

- J'ai déjà sectionné des phalanges pour moins que ça, prévint Gabriel.

- Une menace ?

- Non. Un conseil. Bien qu'il ne soit pas d'ami, vous devriez le suivre. De même que vous devriez méditer cette autre locution, latine celle-là : *Si vis pacem, para bellum*. Si tu veux la paix, prépare la guerre. En ce qui me concerne, elle est déclarée. Salut, Vergeat !

Le Poulpe revint sur Popincourt et fit un saut au salon de coiffure. Il en ressortit quelques minutes plus tard par la porte de derrière donnant sur le passage où se trouvait le parking souterrain. Cheryl y abritait sa vieille 403 Peugeot un peu poussive mais à laquelle elle tenait beaucoup, tout comme certains collectionneurs de deux-roues bichonnent leur Solex des années 60. Ça ne valait pas une Norton mais à cette heure c'était tout de même plus rapide que le métro, et Gabriel était pressé. Il appuya sur le bouton de la minuterie, descendit l'allée souterraine et se dirigea vers l'une des rangées de voitures où il savait que la 403 était. Il eut à peine le temps d'apercevoir le cul bombé de la bagnole qu'une forme sombre fit irruption à une dizaine de mètres devant lui. Le Poulpe plongeait à plat ventre à la seconde où deux balles passant au-dessus de sa tête claquaient contre la carrosserie d'une BM garée derrière. Gabriel se colla dos à la caisse, tirant le revolver de sa ceinture, tandis qu'une troisième balle faisait exploser le pare-brise et qu'une quatrième allait se loger dans le pneu qui se mit à siffloter comme une cocotte-minute. Puis Gabriel se redressa. Il y eut le fracas de deux autres détonations et presque aussitôt un râle sourd, le type

qui s'écroule, lâchant son flingue qui rebondit bruyamment sur un capot de voiture avant de retomber par terre.

Le Poulpe s'approcha pour examiner le tableau. L'homme gisait sur le côté, bouche ouverte, l'air de ne pas encore y croire. Jamais il ne pourrait lui dire qui lui avait passé commande de son contrat, pas plus qu'il ne lui expliquerait comment il avait pu rater une cible aussi facile. Il prit le temps de faire les poches du mort, trouva son portefeuille.

La victime s'appelait Luc Battista ; quarante-cinq ans, né à Marseille. C'était peu de chose, mais cela suffisait pour ce qu'il avait à faire.

Le Poulpe retrouva Lidia au salon et une heure plus tard ils s'entretenaient avec Bardot dans le parloir de la prison de Bois-d'Arcy. Ce dernier avait maigri ; de face, il n'avait plus d'épaules et ses joues s'étaient sensiblement creusées. Il ressemblait à la cigale de la fable, moins la chanson.

Gabriel avait décidé de cacher la vérité sur l'enlèvement de Cheryl, de mettre l'agression dont sa femme avait été victime en veilleuse, en bref d'aborder le sujet sur un terrain neutre. Lidia, un peu en retrait, avait allumé une cigarette. Elle paraissait nerveuse. Elle fumait en continu, par petites bouffées rapides, comme pressée d'en finir.

- Du nouveau ? s'enquit Bardot.
- Ça se pourrait ; mais j'ai besoin de ton aide.
- Vu d'ici, ça me paraît limité.
- Suffit de me parler de toi.
- De moi ?
- Je crains que tu ne m'aies pas tout dit.

Les deux hommes se dévisagèrent en silence.

- Quelqu'un t'en veut ; personnellement, reprit Gabriel. Le meilleur moyen de le débusquer, c'est de te connaître un peu mieux.

Bardot hésita.

- Mets-moi sur une piste.
- Des noms, ça te va ?

- Je t'écoute.
- Battista. Luc Battista.
- Je connais. J'ai eu affaire à lui lorsque j'étais à la Mondaine. C'est un ancien du clan Zitoun. La cinquantaine, plutôt beau mec, modèle années 60. Joueur invétéré, quasi pathologique : tiercé, poker, roulette, black-jack, chemin de fer, bandit-manchot... tout y passe. Le genre de type monomaniacal, mais pas vraiment dangereux.
- Sauf s'il s'endette.
- Que veux-tu dire ?
- Il a voulu me rejouer le coup de la Saint-Valentin. À mon insu. Et en solo.
- Quand ?
- Y a pas deux heures.
- Pas de bobo ?
- Moi, non. Les plus à plaindre, ce sont ses débiteurs : ils ne sont pas prêts de revoir leur fric.
- Si je comprends bien, tu l'as buté ?
- Je n'ai fait que lui répondre. Du tac-au-tac.
- Et tu n'as pas la moindre idée de l'identité de son commanditaire ?
- Je subodore. Malheureusement, je n'ai qu'un suspect, et pas de mobile indiscutable.
- Dis toujours.
- Jacques Vergeat.
- L'agent des RG ? Pourquoi lui ?
- Parce qu'il m'en veut depuis que je tète le sein de ma mère.
- C'est faible.
- Parce que deux autres gouapes, avec qui j'ai eu maille à partir, ont été découverts assassinés, et qu'ils étaient au service d'un certain

Joffe, lui aussi éliminé de la scène, ex-indic de ce même Vergeat.

- C'est mieux. Mais je ne vois pas le rapport avec moi.

- Exact. Et c'est pour cela que j'en ai déduit qu'il n'était peut-être qu'un parachuté.

- En clair ?

- Que Vergeat est arrivé dans cette affaire comme un cheveu sur la soupe, mais qu'il n'en connaissait ni le contenu ni la saveur.

- Alors qui ?

- Un proche. Suffisamment malin pour profiter de sa bêtise.

- J'en vois une centaine.

- Assez haut placé pour pouvoir le convaincre, puis le manipuler grâce à des mensonges, du fric ou de pieux discours sur la sécurité de l'État.

- Disons moitié moins.

- Qui te déteste, toi ou tes idées.

- Difficile à dire : peut-être une bonne demi-douzaine.

- Un homme enfin qui aurait tout intérêt à clore cette affaire de ripoux le plus vite possible.

- Là, je n'en vois plus qu'un : Morisseau.

- Qui ?

- Guy Morisseau : préfet de police. C'est lui qui a chargé la brigade criminelle d'enquêter sur le gang des flics véreux aux dépens de l'Inspection générale des services. Les bruits courent que, lorsque le juge a dessaisi la brigade criminelle au profit de l'IGS afin de faire taire quelques médias contestataires, Morisseau aurait demandé en contrepartie à ce que celle-ci n'insiste pas sur les complicités, les facilités, les complaisances dont l'équipe ripou bénéficiait au sein même de la P.J. Tu comprends, le Poulpe : les receleurs ne suffisaient pas à écouler le butin de Reibel et Renaudier. Une partie substantielle du matériel volé était écoulée là-bas, Quai des Orfèvres.

- Et le juge aurait accepté le deal ?

- Morisseau et lui sont de vieux potes. Tous deux ont fait partie du cercle Renouveau.
- Connais pas.
- Une association d'extrême droite. Auparavant, ils avaient fait leurs classes dans le groupuscule Boréal, plus connu parce que son président n'était autre que l'ex-futur et éphémère ministre de l'Économie et des Finances Arnaud de Saint-Hilaire. Héritier de Pétain et de l'Algérie française, Morisseau est un national-conservateur ; violemment anticomuniste, nettement libéral et très attaché aux traditions.
- Comment se fait-il qu'on mette un poujadiste sur un tel poste ?
- Papon a été un collaborateur durant la guerre ; ce qui ne l'a pas empêché d'être nommé préfet de police vingt ans après !
- Dis-moi, Bardot : tu n'aurais pas fait partie d'une de ces succursales extrémistes par hasard ? À t'entendre, on pourrait croire que tu as été le biographe de ces messieurs !

L'inspecteur baissa les yeux.

- Après les événements de 68, j'ai travaillé pour le préfet -rassure-toi, ce n'était pas Morisseau. À cette époque, je terminais des études à la faculté d'Assas. J'étais chargé de fournir des renseignements sur les extrémistes de tous poils dans le milieu étudiant. De gauche comme de droite.
- À cette époque, l'extrême droite n'était qu'un vieux sac d'aigreurs et de fantasmes.
- Exact. Il n'y avait guère que les élites de la Nouvelle Droite pour battre le pavé.
- Alors, pourquoi toutes ces recherches ?
- C'est simple : il fallait que je passe pour un intellectuel.
- De droite ?
- Non, de gauche ; qui connaissait les membres et les idées de la Nouvelle Droite sur le bout des ongles.
- En fait, ce sont les étudiants de gauche que tu infiltrais ?
- D'extrême gauche.

- Genre PSU ?

- Par exemple.

Le Poulpe eut une grimace désabusée, qui pouvait laisser entendre qu'il n'en était plus à une contradiction près, mais qu'il avait tout de même du mal à encaisser.

- C'était cela ton secret ?

- Quand on est deux à le savoir, ce n'est déjà plus un secret.

- Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

- C'est du passé. Tout comme cette histoire entre Lidia et toi.

- Tu savais ?

- Évidemment.

- Et ça ne t'a pas gêné ?

- « *Ce qui fut n'est plus rien, et se souvenir est ne pas voir.* »

- Pessoa ?

- Lui-même.

11 Où, pour paraphraser Montaigne, il est dit que le profit de l'un est le dommage de l'autre

Le dénommé Munch dit à Vergeat :

- À présent vous savez quel genre d'homme je suis.
 - Oui, monsieur.
 - Et savez-vous pourquoi je vous ai fait venir ?
 - Je le crains, monsieur.
 - Choqué ?
 - Je croyais avoir affaire à un... gentleman.
 - Le romantisme ne vous sied pas. « *Faire confiance aux hommes, c'est déjà se faire tuer un peu.* » Vous auriez dû méditer cette phrase de Céline. À moins que vous n'ayez jamais pris le temps de lire les écrivains antisémites ?
 - Vous êtes une ordure, Morisseau.
 - Voilà qui est plus direct. Somme toute, je n'ai que faire de vos insultes. Vous me décevez, Vergeat ; je vous croyais de notre camp.
 - Je suis un fonctionnaire de l'État, pas un tueur.
 - Vous êtes un faible, Vergeat. Vous avez toujours été plus taupe qu'épervier.
- D'une voix tranquille, jouant l'indifférence, l'agent des RG demanda :
- Pourquoi les avez-vous fait supprimer ?
 - Des parasites, répondit laconiquement le préfet.
 - Sans doute ; mais : pourquoi ?
 - J'ai l'habitude de ne laisser aucune trace de mon passage, dans quelque affaire que ce soit où je risque d'être mis directement en cause.

- Est-ce à dire que vous allez me supprimer, moi aussi ?

Morisseau eut un petit rire de commande :

- Vous, c'est inutile : j'ai de quoi vous faire taire.

- Je serais curieux de savoir comment ?

- Cette petite pute de la rue Montorgueil. Une triste affaire, étouffée par vos soins. Il serait vraiment dommage de ranimer de mauvais souvenirs.

Vergeat trembla ostensiblement. En même temps que la peur, il sentit la rage s'installer. Morisseau l'avait manipulé de bout en bout. Il l'avait fait au flan en lui parlant du Poulpe, et maintenant il se retrouvait coincé sans aucune échappatoire possible à l'horizon.

- Très bien. Que dois-je faire ?

- Éliminer ce Poulpe.

- En quoi vous dérange-t-il ?

- Il faut absolument que l'inspecteur Bardot soit jugé et condamné.

- Même s'il est innocent ?

- Surtout s'il l'est.

- Vous êtes un malin, Morisseau. Je suis toujours disposé à discuter avec des hommes comme vous. Mais à présent, je ne comprends plus.

- Ne cherchez pas à comprendre. Contentez-vous de vous rappeler ceci : si on noie le poisson, on ne voit plus que la mer.

Vergeat ne dit rien. Il essayait de donner un sens à ce qu'il entendait.

- Et la femme ? reprit-il quelques instants plus tard.

- Quelle femme ?

- Celle du Poulpe.

- Ficelée et bâillonnée à l'adhésif.

- Je voulais dire : que comptez-vous faire d'elle ?

- On pourra simuler un accident de voiture. À moins que vous ne

vouliez vous en occuper vous-même ? À ce que l'on m'a dit, vous seriez plutôt du genre pervers...

- Vous êtes un être immonde, souffla Vergeat d'une voix tremblante.
- Vous vous répétez, cher ami ; de plus, vous manquez franchement d'humour.

La main de Morisseau se faufila à l'intérieur de son pardessus, plié à côté de lui. Elle réapparut presque aussitôt armée d'un pistolet automatique.

- Modèle Browning. Calibre 9 mm, chargeur de treize balles, commenta le préfet en lançant l'arme à Vergeat qui la saisit comme s'il s'était agi d'une grenade. Un bel objet, qui fonctionne à merveille. Vous pouvez vérifier.

Vergeat se contenta d'examiner le chargeur.

- Il manque deux balles.
- Normal. C'est l'arme qui a servi à tuer Cantona et Rodriguez.

Sur quoi Morisseau se leva, fit quelques pas vers la fenêtre. Vergeat resta assis, à contempler l'automatique.

- Que voulez-vous que j'en fasse ?
- À votre avis ?

Vergeat leva la tête et aperçut le préfet, mains dans les poches, face à la fenêtre, qui lui tournait le dos. Machinalement, il dirigea le Browning entre ses omoplates, en se disant que ce serait tellement facile.

Pan !

Morisseau se retourna et vit le canon pointé sur lui. Il eut un petit rire entendu.

- Lorsque vous aurez éliminé le Poulpe, vous lui mettrez ce pistolet entre les mains. Ainsi les charges qui pèsent actuellement sur vous s'évanouiront d'elles-mêmes.
- C'est trop de gentillesse.
- Alors, vous acceptez ?

Vergeat comprit que céder était la seule manière de vaincre.

- De toute façon, je n'ai pas le choix.

- Non. D'autres questions ?

Vergeat regarda le Browning comme s'il eut affecté de parcourir une revue, l'air de ne pas s'intéresser à l'entourage. Il avait le teint gris. On aurait dit un cave en mal d'inspiration.

- Je voudrais bien un verre.

- Whisky?

- Pourquoi pas.

Morisseau se dirigea vers le bar, ramena deux verres et la bouteille. Il se pencha et le servit avec nonchalance.

Vergeat but du bout des lèvres. Les deux hommes se regardèrent fixement, sans complexe, comme détachés d'eux-mêmes. Vergeat alla jusqu'à la fenêtre, contempla la rue, les mains croisées dans le dos. Puis il décroisa les mains et alluma une cigarette.

Une idée avait germé.

Il se retourna, contempla le préfet d'un air pensif.

- De quel côté vous jouez, Morisseau ?

- Du mien. Pourquoi ?

- Pour rien. Je voulais savoir.

* * *

Le Poulpe se réveilla la tête sur l'accoudoir du canapé ; il cogitait depuis des heures dans un état de demi-sommeil. Il n'était pas parvenu à s'endormir. Quarante-huit heures s'étaient écoulées depuis l'enlèvement de Cheryl. Il courait derrière son ravisseur sans parvenir à lui mettre la main dessus, mais en collectant çà et là des bribes de renseignements. Le tout lui donnait le sentiment d'un incroyable sac de nœuds auquel, cependant, il semblait manquer peu de chose pour qu'il se démêlât et que l'affaire Bardot trouvât enfin son explication. Morisseau était un élément non négligeable. Le Poulpe était prêt à parier que celui-ci avait été capable de manipuler Vergeat et que ce dernier avait marché dans la combine sans se douter que l'autre s'était

servi de lui pour assurer ses arrières et demeurer en dehors de l'enquête en cas de grabuge. Restait le mobile. À ce sujet, les renseignements transmis par l'inspecteur Bardot n'avaient guère éclairé sa lanterne. Cependant, une chose était certaine : si Morisseau était le responsable de ces trois meurtres, Cheryl courait le plus grand danger. Ce poids sur sa conscience était d'autant plus lourd qu'il n'en avait parlé à personne, pas même à son ami Gérard qui quotidiennement venait aux nouvelles, un petit plat concocté dans les cuisines de la Sainte-Scolasse dans son panier. Mais Gabriel se refusait à y penser ; il ne voulait pas courir le risque de devenir dingue et de faire n'importe quoi pour la sauver. Dans ce genre d'affaire, garder la tête froide était le plus sûr moyen de rester en vie.

Gabriel se leva puis se rendit à la cuisine et ouvrit le frigo. Il n'y avait plus grand-chose : un restant de fromage blanc à 0% ainsi que des produits diététiques du même tonneau dont l'absorption régulière, disaient les étiquettes au dos des boîtes, rendait au corps forme, jeunesse, tonicité et équilibre.

Le Poulpe referma le frigo et se contenta d'un morceau de pain et d'une petite boîte d'anchois trouvée dans le placard, le tout arrosé d'un pur arabica pour lequel, Dieu merci, on n'avait pas encore sorti de version diététique.

Quand il eut fini son petit déjeuner, il enfila la chemise et le pantalon qu'il avait portés la veille, traversa le salon, ouvrit doucement la porte de la chambre et passa sa tête à l'intérieur. Lidia dormait à poings fermés. Depuis trois jours elle se bourrait de Valium. Gabriel s'en était aperçu mais il avait préféré se taire. Inutile de dépenser de l'énergie pour rien. Pour une fois, il ferait preuve d'un peu de cynisme et de sens pratique. Seul, il avait encore une petite chance de s'en tirer.

Le Poulpe n'aimait pas beaucoup les flingues, mais il y a des fois où les atémis et autres crochets du droit sont aussi inefficaces qu'une flèche face à un lance-roquettes. Décidé à ne pas faire dans la dentelle, Gabriel saisit ses deux prises de guerre, .38 et .7,65, enfila son lardeuss, s'apprêtant à quitter les lieux. Il avait à peine posé la main sur la poignée de la porte que le téléphone se mit à sonner. Il le laissa brailler une dizaine de fois avant de se décider à répondre.

- Allô le Poulpe ? Vergeat à l'appareil.

Gabriel feignit l'incrédulité.

- Dis-moi, mon vieux : tu es certain d'avoir composé le bon numéro ?

- Écoute, le Poulpe ; je n'ai pas le cœur à plaisanter. T'aimes les histoires ?

- Surtout les drôles.

- Ça tombe bien, j'en ai une bonne pour toi. Disons dans un quart d'heure au bois de Vincennes, devant le marchand de gaufres, ça te va ?

Gabriel eut un moment d'hésitation, se demandant ce que Vergeat mijotait, s'il ne lui montait pas un mauvais coup, s'il ne cherchait pas tout simplement à se débarrasser de lui ; en fait de gaufre, s'il ne risquait pas d'en faire une en acceptant sa proposition.

- Donne-moi une bonne raison de me rendre à ton rancard, lui dit-il

- Ta femme.

- Mais encore ?

- Ça ne te suffit pas ?

- Trop abstrait. Je veux la voir.

- Je t'en donne justement les moyens.

- Contre quoi ?

- Un deal. Mais un deal honnête. Un temps, puis :

- Je marche. À tout de suite.

Gabriel prit la voiture de Cheryl, direction le périphérique puis le bois de Vincennes. Sur le chemin, il interrogea ses rétroviseurs, mais personne ne semblait le suivre. Le petit mot de Vergeat « un deal honnête » résonnait encore dans son esprit. Il n'arrivait pas à croire qu'il s'était décidé à lui rendre un tel service alors qu'en toute objectivité, et en dépit de sa détermination à ne pas céder à un tel chantage, le Poulpe était pleinement conscient d'être tenu par les couilles, ou par le cœur, selon que l'on se plaçait du point de vue de l'un ou de l'autre des protagonistes. Il avait posé ses deux pétards sur la banquette avant, prêts à servir. Il arriva bientôt à hauteur du bois et ne fut pas long à trouver le marchand de gaufres en question. Gabriel mit la Peugeot en prise et contourna l'emplacement, remarquant une Citroën Xantia grise aux vitres teintées garée le long du trottoir. Il passa devant ; aussitôt la vitre du conducteur se baissa, la tête d'un

homme d'âge mûr aux cheveux raides savamment mis en plis apparut. C'était Vergeat, affublé d'une moumoute poivre et sel. Une nouveauté. Ce dernier lui fit un signe de tête presque imperceptible, du genre de celui que Brutus aurait adressé à son ami Cassius avant de commettre son forfait. Vergeat avait l'air grave, et le trouillomètre à zéro. Le Poulpe en fut presque rassuré, se disant qu'il ne se payait peut-être pas sa tronche. Il scruta une dernière fois les alentours puis gara sa 403 à quelques mètres devant la Xantia. La porte de la bagnole s'ouvrit doucement, côté du mort. Gabriel prit place à l'intérieur, reluqua son homme, comme s'il tâchait d'en prendre la mesure. Soixantaine molle, costume froissé, cravate à pois. Vergeat avait changé. Il paraissait ratatiné. Peut-être un effet de sa perruque, ou du gabarit de la Xantia, trop imposante pour lui. Son holster était collé à sa poitrine, avec à l'intérieur quelque chose qui ressemblait à un 357 Magnum.

- Alors ? fit Gabriel sans préambule.

- Morisseau.

- Encore lui ?

- Pourquoi ? Tu le connais ?

- Depuis une poignée d'heures.

- Qui t'en a parlé ?

- Bardot.

- Mmm... pas bête, cet inspecteur.

- Il ne se doutait de rien, dit le Poulpe tout en sortant de sa poche une boîte d'allumettes et en s'en fichant une au coin de la bouche. Ainsi, tu roules pour lui ?

- Je roulais, corrigea l'autre.

- Cheryl ?

- Entre ses mains.

Le Poulpe encaissa silencieusement. L'allumette passa d'un côté à l'autre de sa bouche.

- Ensuite ?

- Il va la tuer.

- Ne me dis pas que c'est pour elle que tu retournes ta veste ?

- Ce serait te mentir...

Vergeat tripota l'embrayage quelques instants, regardant pensivement les arbres.

- Je me suis fait retaper un mas dans la région de Céreste, à deux pas d'Aix-en-Provence. Une maison splendide. Comme le coin. Toute ma vie je n'ai pensé qu'à une chose, me retirer là-bas. J'ai économisé, tiré des plans pendant une quarantaine d'années. Et voilà que ce fumier est en train de tout foutre en l'air !

- On ne pense jamais à tout, remarqua Gabriel.

- Ce salaud s'est arrangé pour me mettre sur le dos les trois meurtres que tu sais. Pendant qu'il me demandait des renseignements sur ton compte, Morisseau les faisait travailler pour lui. Tout le monde sait que Joffe était mon indicateur. Ce sont ses deux ganaches qui ont enlevé ta femme. S'ils tombaient, je tombais aussi.

- Qu'est-ce que Morisseau vient faire dans cette histoire ?

- Je n'en sais foutrement rien !

- Bardot m'a dit qu'il était de mèche avec le juge qui a instruit l'affaire.

- Possible... commenta succinctement Vergeat.

- Une chose est sûre : en accusant à tort l'inspecteur Bardot, quelqu'un cherche à noyer le poisson.

Vergeat inclina brusquement la tête, comme si le commentaire du Poulpe avait ranimé en lui un détail qui prenait à présent toute son importance. Il sentit un frisson grimper le long de son échine.

- Si on noie le poisson, on ne voit plus que la mer... récita-t-il, comme s'il se fut agi d'un code secret.

-Quoi?

- Le préfet m'a fait ce commentaire étrange l'autre soir. Et je viens juste de comprendre son allusion...

Vergeat alluma une cigarette, ce dont il n'avait pas l'habitude. Il tira quelques bouffées pensives, l'esprit gonflé de ses nouvelles certitudes.

- Morisseau se fout de l'inspecteur Bardot. Pire : pour lui, Bardot est un faux coupable qu'il entend garder comme tel jusqu'à son procès.
- Répète-moi ça. Je crains qu'un point de détail ne m'ait échappé.
- C'est simple : ce dernier s'est arrangé pour accuser un flic honnête, quitte à l'innocenter plus tard.
- Dans quel but ?
- Celui d'accabler l'institution judiciaire dans son ensemble.
- N'est-ce pas précisément le rôle d'un préfet que de protéger l'institution ?
- Tout dépend de quel genre d'institution on parle.
- C'est pourtant lui qui a confié l'affaire à la brigade criminelle, et donc tenté de protéger la P.J. en circonscrivant le scandale ripou à une poignée d'hommes.
- En tant que préfet, il ne pouvait pas agir autrement.
- Que dire alors de son arrangement supposé avec le juge ?
- Normal encore. Dans son esprit, le scandale doit paraître venir de l'extérieur.
- C'est-à-dire ?
- Des médias, relégués eux-mêmes par l'opinion publique.
- Et l'on en revient à l'inspecteur Bardot...

- Exactement. Le scandale ripou traîne en longueur. D'explosif, il a pris l'allure d'un pétard mouillé. Il apparaît aujourd'hui sous la forme de rumeurs, de démentis, d'enquêtes, de contre-enquêtes... le tout est si embrouillé que plus personne n'y comprend goutte. Aussi, rien ne vaut un martyr pour relancer une affaire et mettre en cause l'institution qui l'a condamné. En fait, ce n'est pas l'homme qui est visé, c'est le système.

Le Poulpe opina, tout en mâchouillant l'allumette.

- Bardot m'a présenté Morisseau comme un homme d'extrême droite. Dois-je comprendre que tu confirmes ces allégations ?

- Tout ce que je sais, c'est qu'il n'accorde aucune légitimité à un régime républicain qui est l'incarnation des valeurs collectives qu'il réprouve.

- Royaliste, le préfet ?

- Favorable à un État fort, débarrassé de ses fonctionnaires laxistes ou corrompus. D'où sa volonté de mettre à bas l'institution judiciaire dans son état actuel.

- Tout en restant au poste de commande.

- Évidemment.

Le Poulpe adressa un froncement de sourcils au fonctionnaire, qui inclina la tête. Gabriel rapprocha alors son visage du sien, singeant une attitude confidentielle. Il baissa la voix.

- Dis-moi, Vergeat : qu'est-ce que le préfet t'avait donc proposé pour que tu fonces ainsi, tête baissée ?

- Ta peau !

- C'est tout ?

Vergeat soupira.

- Voilà dix ans que je te cours aux fesses, le Poulpe. Je voulais finir en beauté.

Gabriel pensa avec ironie que le crime pouvait avoir parfois quelque chose de bon. Vergeat se retrouvait le dindon de la farce. Seulement, quelque chose ne cadrerait pas. L'agent avait la trouille, c'était un fait entendu ; mais une trouille que les seuls assassinats des trois malfrats expliquaient mal.

- Tu m'as parlé d'un deal au téléphone...

- Ta femme, contre une visite chez Morisseau.

- Un casse ?

- Disons une perquisition non officielle. Notre préfet est un méticuleux. Il archive absolument tout. Si ce que je crois se confirme, tu trouveras là-bas les preuves de l'innocence de l'inspecteur Bardot.

- Quoi d'autre encore ?

Vergeat se tourna vers son interlocuteur. Il secoua la tête d'un air contrarié tout en lui adressant une grimace qui pouvait être aimable.

- Le reste me regarde : contente-toi de me ramener tout ce que tu jugeras compromettant aux yeux de l'opinion.

Le Poulpe avait déjà sa petite idée mais il n'insista pas. Pour la seconde fois, Vergeat baissa la tête. Gabriel l'observa. À mieux y regarder, le coup de vieux était réel. Plus qu'il ne l'avait remarqué de prime abord.

- Une dernière question : pourquoi tu ne fais pas le boulot toi-même ?

- Tu comprendras plus tard.

- Ce n'est pas une réponse.

- Contente-toi de ça pour le moment.

- Suppose que je descende Morisseau.

- Ça ne te servirait à rien. Ce que tu auras entre les mains suffira à le faire taire.

- Et après ?

- Comment ça, après ?

- J'ai trop d'expérience pour pouvoir encore accorder la plus petite considération à la loyauté d'un flic.

- Je suis en fin de carrière, le Poulpe. Bientôt je pourrai me reposer. J'ai passé ma vie à courir au cul de types dont on me disait qu'il fallait leur courir au cul parce qu'ils troublaient l'ordre public. Aujourd'hui je m'aperçois que les fauteurs de troubles ne sont peut-être pas ceux qu'on croit, ou tout du moins ceux que l'on cherche à faire passer comme tels.

-C'est un aveu ?

- Non, un constat.

Vergeat eut soudain un sourire embarrassé, et détendu, un sourire que le Poulpe ne lui avait jamais vu.

- Dois-je comprendre que, dorénavant, tu me fouteras la paix ? susurra Gabriel.

- Comprends ce que tu voudras, répondit Vergeat. Mais, à supposer que tes espoirs se confirment... je dis bien : à supposer, sache que, pour moi, tu restes un parasite gauchiste, nourri de nihilisme et de matérialité, ivre de verbiage et de pathos. C'est clair ?
- Comme de l'eau de roche. L'adresse, à présent.
- 25, rue de Passy. Code : A 4169. Cinquième étage.
- Cheryl ?
- Non, Morisseau. Le meilleur pour la fin.

Les essuie-glaces de la Peugeot fonctionnaient au ralenti, chassant le crachin qui embuait le pare-brise. Il faisait nuit. La montre du tableau de bord marquait dix-huit heures dix.

Parvenu rue de Passy, le Poulpe repéra le numéro 25 ; comme il n'y avait pas de place, il stationna un peu plus loin sur une zone de livraison. Au moment où il allait sortir de la voiture, la porte de l'immeuble rupin s'ouvrit, un homme en imperméable gris partit en sens contraire, une enveloppe dans la main.

Gabriel crut le reconnaître. Il le laissa s'éloigner puis monta par l'ascenseur jusqu'au cinquième. Il sonna afin de s'assurer qu'il n'y avait personne, utilisa son passe pour la seconde fois et l'enfila dans la serrure.

Bientôt les verrous tournèrent en cliquetant. Devant tant de facilité, le Poulpe se dit qu'il avait loupé sa vocation.

Il s'engouffra dans l'appartement, fit la lumière et détailla rapidement le couloir d'entrée et le salon. Il remarqua que tout y était de mauvais goût mais de grande valeur.

Le Poulpe avait les crocs ; il n'avait pas pris le temps de manger. Aussi se dirigea-t-il vers la cuisine.

Contre toute attente, il constata que le propriétaire s'y préparait aussi. À dîner. De l'eau avait été versée dans une cocotte, prête à chauffer, non loin d'une casserole de sauce aux cèpes et d'une assiette de tagliatelles fraîches. « De meilleur goût que la déco ! » songea Gabriel qui, sans réfléchir, alluma le gaz sous la cocotte pleine d'eau.

Une chose était certaine : le propriétaire allait revenir sous peu, il n'aurait pas le temps de fouiller et pouvait d'ores et déjà se mettre en place pour l'accueillir.

Il se fit un petit en-cas d'une tranche de pain de campagne tartinée d'œufs de lump trouvés dans le frigo, plongea les pâtes dans l'eau bouillante, puis il se mit en devoir d'examiner les rayonnages de la bibliothèque du salon.

Il remarqua que les livres sur les étagères du bas ne respectaient pas

un ordre alphabétique rigoureux alors que ceux des étagères du haut étaient impeccablement rangés et semblaient ne pas avoir été consultés depuis très longtemps. Gabriel s'accroupit pour les regarder de plus près. Il s'agissait essentiellement de littérature. S'y côtoyaient Anouilh, Bloy, Brasillach, Darien, Daudet, Drumont, Léautaud, Nimier, Pauwels, Rebatet... Bref, les fines plumes de la droite française étaient ici réunies. Le Poulpe sortit un livre au hasard -*La France juive*- et le feuilleta. De toute évidence, il n'avait pas choisi le plus digne d'intérêt ni le mieux écrit. Il le remplaça dans le rayonnage, parcourut ce qui devait être le domaine strictement politique, où s'entassaient pêle-mêle livres et revues, et dont il se contenta de relever les titres, homogènes dans le contenu qu'ils annonçaient : *Pour la croix de fer*, *l'Ultime assaut*, *les Français d'abord*, *la France est de retour*, *Lectures françaises*, *Défense de l'Occident*, *Nous autres racistes*, *National-Hebdo* et autre *Alliance républicaine*. Croyant, le Poulpe eût adressé au ciel une supplique de pitié pour la race humaine tout entière. Au lieu de cela, il mordit dans son sandwich, désabusé et songeur, mais convaincu du bien-fondé de ses soupçons ainsi que du portrait de Morisseau brossé par l'inspecteur Bardot.

Des pas se firent bientôt entendre dans l'escalier ; une clé tourna dans la serrure, un homme fit irruption.

- Bonsoir, monsieur Morisseau.

Le Poulpe était assis dans l'un de ses fauteuils, son silencieux pointé vers lui.

- Vous ?

- Moi. Surpris ?

Le préfet avait pâli. Il ne répondit pas tout de suite. Il tenta de se reprendre par une pirouette :

- Votre présence me fait penser à une blague suisse : un Zurichois est toujours certain de faire plaisir à un ami lorsqu'il vient le voir. Si ce n'est en arrivant, c'est en partant.

- Rassurez-vous, je ne serai pas long. Au fait, si vous voulez manger des pâtes, je viens de les retirer ; elles sont *al dente*.

- Je n'ai plus faim, rétorqua-t-il, autorisant un sourire glacé à ses lèvres minces. Comment êtes-vous entré ici ?

- Avec ça, dit Gabriel en tirant de sa poche une espèce de tube gris.

- Un parapluie, si je ne me trompe ?
- Exact. Quand on l'introduit dans une serrure, des dizaines de petites baguettes sortent de ce tube et prennent la forme de la clé.
- Vergeat ne m'avait pas dit que vous étiez aussi cambrioleur.
- Seulement lorsque j'y suis forcé. Vous savez sans doute ce que je suis venu chercher ? enchaîna Gabriel.
- Une femme, je suppose ?
- Vous avez deviné.
- Cheryl, je crois ? J'ai effectivement entendu parler d'elle. Malheureusement, je crains de ne vous être d'aucun secours.

Les deux hommes se fixèrent un instant. Le Poulpe s'aperçut que les mains de son interlocuteur tremblaient légèrement. Il paraissait soudain plus fragile, debout face à lui, au milieu de tout ce mobilier imposant.

- Vous vous faites vieux, monsieur Morisseau.
- Peut-être. Mais j'ai encore des ressources.
- Qu'espérez-vous ? Vivre centenaire ?
- Pourquoi pas ?
- À votre place, je ne me ferais pas trop d'illusion. Je vous donne cinq minutes pour me dire où se trouve Cheryl.
- Qui vous dit que je possède la réponse à votre question ?
- Parfois, il suffit de voir le visage des gens pour comprendre. Hier, lorsqu'on m'a montré votre tête, j'ai compris.

Le préfet demeura songeur un instant. Il ne connaissait pas suffisamment le Poulpe pour prévoir ses réactions. Ce que Vergeat lui avait raconté à son sujet n'était ici d'aucune utilité. Pour autant que Morisseau le sût, l'homme n'avait aucun respect de la hiérarchie et n'hésitait pas à en découdre avec des personnalités de l'establishment si cela s'avérait nécessaire.

- Vous permettez que je me mette à l'aise ?

Gabriel acquiesça. Morisseau retira son imper, se regarda dans le miroir du vestibule, rectifia la position de son nœud de cravate et se lissa les quelques cheveux qui lui restaient de chaque côté de la tête. Il s'installa face à Gabriel, qu'il gratifia de son sourire le plus mielleux.

- Vous oubliez, monsieur Lecouvreur, que sans moi les chances de retrouver cette dame sont quasi nulles. Étant donné les circonstances, il me semble qu'un accord entre nous serait plus raisonnable. L'un sans l'autre, nous courons à notre perte. Ensemble, nous pouvons au minimum limiter les dégâts.

- Que me proposez-vous ?

- Une association. Cinquante, cinquante.

- J'ai toujours travaillé seul. Restons-en là. Je veux Cheryl.

- Impossible.

- Vous êtes un homme fichu, Morisseau.

- Croyez-vous pouvoir sortir indemne de cette opération ?

- J'ai beaucoup plus de raisons de le croire que vous.

Gabriel sentit que le tremblement agitait maintenant le préfet de l'intérieur.

- Citez-m'en seulement une.

- Vergeat, dit Gabriel. Puis il le regarda comme on suit le vol d'une flèche pour voir si elle touchera.

- Vous bluffez, le Poulpe.

- À vous de juger. Il ne vous reste plus que deux minutes.

Les deux hommes se dévisagèrent à nouveau. Gabriel devinait ce que pensait Morisseau. Une haine tonitruante passa dans les yeux de ce dernier. -Mais... c'est impossible !

- Vous connaissez le proverbe...

- Ce salopard ! ragea Morisseau, passé l'instant de surprise.

- Sortant de votre bouche, le mot paraît tellement désuet !

- Comment pouvez-vous espérer quelque chose de lui ? Il vous hait, le Poulpe !

- Ce n'est pas un scoop. En revanche, je peux vous garantir qu'il va vous faire regretter d'être né !

- Comment a-t-il pu ...?

- Se lier avec un type comme moi ? C'est simple : il a soupesé le pour et le contre. Moi de même. De sorte que nous avons fait cause commune. Si je puis me permettre cette métaphore politique, nous avons constitué un Front républicain.

Sous le coup de la nouvelle, Morisseau s'assit devant son plat de pâtes, qu'il écarta du coude. Son visage avait changé du tout au tout ; les muscles autour de ses yeux s'étaient animés de tics. Il se voûta sur sa chaise et resta coi, comme s'il n'avait plus rien à dire. Tragiquement rien.

- Les deux minutes sont écoulées, claironna le Poulpe.

Sur quoi le préfet tourna une face livide vers Gabriel. Personne ne lui avait jamais parlé sur ce ton, avec cette détermination insultante. Personne n'avait jamais osé.

- Je ne dirai rien, murmura Morisseau.

Un sourire amusé déforma la bouche de Gabriel et disparut aussitôt. Il regarda son silencieux, leva son arme, visa la tête. Il y eut un plop puis, presque simultanément, le bruit assourdissant d'un vase qui vola en éclats derrière l'oreille du préfet.

Morisseau le regarda, effaré. Il respirait fort et sentit le froid pénétrer ses os. Il avait la bouche sèche, les tempes en sueur et une violente envie de gerber, bien qu'il eût l'estomac vide.

- Vous devriez vous dépêcher à coopérer, conseilla le Poulpe d'une voix neutre. Vos pâtes vont refroidir, et vous avec.

Le canon de l'arme remua. Morisseau frissonna, portant une main à sa poitrine. Le Poulpe eut l'impression pénible d'avoir en face de lui un homme ayant l'air de chercher à sauver son âme.

- Pour la dernière fois, où est Cheryl ?

Morisseau secoua la tête, niant frénétiquement.

-Très bien. Vous l'aurez voulu.

Gabriel fit feu.

Cloué à sa chaise, le préfet ouvrit la bouche. Sa main gauche s'agrippa au rebord de la table, comme pour y prendre appui. Sa face apparut alors au Poulpe, brisée, difforme, comme une toile cubiste.

« Le cœur », conjectura Gabriel.

Dans un dernier effort, Morisseau, tendant son bras, dressa un majeur faiblard en direction de son adversaire. Puis il tomba, tête en avant, dans son assiette de pâtes.

Le Poulpe le regarda, sa tronche dans les tagliatelles, prenant le temps de la réflexion.

Il avait essayé de faire dans la nuance, tenté de le ménager un maximum ; ça n'avait pas marché. Il avait fallu que le cœur lâche.

À présent on aurait dit une guêpe tombée dans un bac à flotte.

Le Poulpe dévissa le silencieux et remit le flingue dans sa ceinture. Il était important qu'il trouve la doc dont lui avait parlé Vergeat ; d'une part afin d'innocenter Bardot, d'autre part afin de récupérer Cheryl dont le dossier constituerait en quelque sorte la monnaie d'échange.

Il alluma le lustre central, s'adossa au fauteuil et embrassa du regard le salon sans goût du défunt préfet. À première vue, tout paraissait normal. Il se leva, alla jusqu'à la chambre, souleva le matelas, examina penderies et meubles bas sans rien trouver que l'inévitable garde-robe des hommes d'affaires et autres hauts-fonctionnaires. Il pénétra dans une pièce adjacente qui faisait office de bureau. Les murs étaient couverts de rayonnages sur lesquels s'alignaient des chemises signalées par des sigles et des étiquettes de différentes couleurs. Gabriel en consulta quelques-unes, n'y vit rien qui accrochât son attention. Il laissa les dossiers à même le sol et retourna dans le salon où il passa tous les tiroirs au peigne fin, examina l'état des plinthes, ouvrit d'autres classeurs, vérifia le contenu de chaque feuille noircie de sa main, faisant le tri entre les notes éparpillées sur son bureau et le courrier officiel. Rien. Pas même la moindre page de rapport qui eût pu éveiller quelque soupçon.

Il traversa l'appartement une seconde fois, préoccupé par l'éventualité que Vergeat se soit peut-être trompé. Il laissa son regard parcourir les différentes pièces, errant à la recherche d'un détail qui éveillerait sa

curiosité. Une fois. Deux fois. Trois fois. Il était sur le point d'abandonner lorsqu'il remarqua une anomalie dans la couleur d'une dalle de pierre, juste au-dessus de la cheminée. Il saisit une chaise, monta dessus afin d'y regarder de plus près. La dalle en question était plus pâle que les autres. Le Poulpe plissa les yeux, passa la main dessus. C'était un leurre, une plaque que l'on avait ajustée là, et dont la fonction propre ne devait pas être purement décorative. Il appuya à tout hasard. Un déclic se fit entendre. Gabriel inclina la tête : une ouverture s'était faite à sa gauche, sur le rebord de la cheminée. Aussitôt le Poulpe y plongea la main et en sortit un paquet ficelé à la manière d'une pile de vieux journaux. Il se sentit soudain rassuré par le volume de papier qu'il venait de saisir. Il descendit de sa chaise, ouvrit le paquet et disposa le tout sur la table basse du salon, remarquant au passage que la provenance des feuillets dactylographiés n'apparaissait pas sur les en-têtes.

Le Poulpe ouvrit la première liasse qui s'offrait à lui et poussa un sifflement. Sur une dizaine de feuillets s'alignaient des noms, des chiffres, des dates, des notes diverses, des coupures de journaux, des comptes rendus de témoins ou de gens appréhendés dans la rue, détenus vingt-quatre heures puis relâchés. Il s'adossa au pied du canapé et commença à feuilleter les premières pages, composées essentiellement de clichés polaroids collés comme sur un album de souvenirs. Il les reconnaissait presque tous : Bardot, Vergeat, Reibel, Moulinier, Renaudier. Quelques autres encore : le commissaire Jouve, dont Lafarge lui avait dit qu'il n'avait pas donné suite à l'enquête menée à cette époque par l'inspecteur Bardot ; une femme qui, d'après la note inscrite au dos, devait être la maîtresse du chef de la B.R.B, Joffe, l'induc mystérieusement assassiné, et Lamraoui qui croupissait encore à la prison de Bois-d'Arcy. Les articles qu'il parcourut plus loin commençaient l'année des premiers coups du gang des ripoux et semblaient finir avec eux.

Gabriel passa un long moment à lire ces documents sans vraiment comprendre ce qu'il avait devant lui, bien qu'il eût déniché, au hasard de ses lectures, une déposition du commissaire Jouve classée « confidentiel » prouvant que l'inspecteur Reibel avait chargé Bardot à cause de l'enquête que ce dernier avait menée concernant le vol des touristes mexicains.

Ce ne fut que lorsqu'il tomba sur l'audition d'une prostituée accompagnée de la liste de tous ses clients réguliers qu'il comprit ce que signifiait l'ensemble de ces documents.

- Moins ambitieux que John Edgar Hoover, mais tout aussi efficace, se

dit le Poulpe, presque surpris de tant d'ignominie.

Y apparaissait le nom de Jacques Vergeat. Caractéristiques : méticuleux, pervers. Sur la seconde feuille, un rapport de police, faisant mention de la même fille, retrouvée étranglée quelques mois plus tard.

Ainsi Morisseau l'avait fait chanter, le menaçant de tout déballer s'il n'allait pas jusqu'au bout. À présent, Gabriel saisissait mieux l'histoire de son mas provençal, mais toujours pas la raison pour laquelle il lui avait laissé exécuter la fouille à sa place.

Du reste, il n'y avait pas une minute à perdre. Il saisit le paquet, le remit en ordre et décolla avec tout ce qu'il avait appris.

13 Où Cheryl retrouve son Poulpe et par là même découvre qu'un préfet peut faire figure d'un SDF qui n'a pas plus d'avenir qu'un pouilladin déambulant chaque jour sur les trottoirs de la Popinque

Elle vit d'abord des fleurs, des roses, une trentaine de roses blanches, odorantes et entrouvertes. Puis le visage du Poulpe. Elle le regarda comme si elle se réveillait. Lui se tenait dans l'entrée, immobile. Cheryl était debout en face de lui. Elle portait une chemise de cuir sagement perverse, un jean moulant et des chaussures à talons hauts qui la mettaient presque à sa hauteur. Même à cette distance, on voyait bien que l'expression des mauvais jours qu'elle avait affichée n'arrivait pas à masquer son bonheur. Elle lui prit le bouquet des mains et le posa sur la table.

- Tu es en retard.

- C'est que... je suis allé rassurer Lidia. Elle m'attendait.

Cheryl allait se détourner lorsque le Poulpe lui saisit la taille et la rapprocha de lui.

-Tu m'en veux ?

Pour toute réponse, elle se blottit contre sa poitrine. Gabriel lui passa un doigt sous le menton, lui releva la tête et l'embrassa. Cheryl se prêta au baiser.

- Il y a longtemps, n'est-ce pas ?

- Disons... une brève éternité. Je t'ai haï, tu sais ?

- Je sais, murmura Gabriel, avec une singulière douceur.

- Une chance encore que ces deux zouaves n'aient pas cherché à me violer !

- Tu peux être tranquille : là où ils sont, ils ne risquent pas de jouer les revenants.

- Et Morisseau ?

- Mort, lui aussi. Crise cardiaque. S'est écroulé, tête en avant, sur son plat de pâtes.

- Dommage pour lui.

- Et pour la sauce. Elle semblait délicieuse.

- J'espère qu'il a eu au moins la bonne idée de nous laisser des preuves de l'innocence de l'inspecteur Bardot ?

- Oui, malgré lui. En fait, Morisseau avait pensé à tout, sauf à son palpitant.

- Comme quoi l'on ne peut compter sur personne, même sur soi.

Le Poulpe baissa la tête, semblant adresser une prière à un Dieu jamais invoqué.

- Tu pries ?

- Non. Je songe à ce qui aurait pu t'arriver.

- C'est un peu tard, tu ne crois pas ?

Il acquiesça sans la regarder. Puis il se détacha doucement de son étreinte, déboutonna son trench et en sortit une liasse épaisse, ficelée aux quatre coins, qu'il déposa près du bouquet de fleurs.

- Où est Vergeat ?

- Ici.

Gabriel se retourna. L'agent des RG se tenait immobile, bras croisés, debout dans l'embrasure de la porte.

- Je craignais que tu l'aies oublié, dit-il.

- Je n'ai qu'une parole ; toi, non. Tu m'as bluffé, Vergeat.

- Si peu, le Poulpe.

- Depuis quand est-elle chez toi ?

- Depuis hier. Morisseau la séquestre dans sa maison de campagne.

- Tu aurais pu me le dire plus tôt.

- Je voulais ce dossier.

- Comment t'y es-tu pris pour convaincre Morisseau d'aller reprendre Cheryl ?

- Je lui ai dit que j'allais la tuer.

- Et il t'a cru ?
 - Oui, puisque j'avais auparavant accepté l'idée de t'abattre.
 - À ce moment-là, c'était ta peau que tu défendais.
 - Non, la sienne, objecta Vergeat en regardant Cheryl. Souviens-toi de ta question : pourquoi ce n'était pas moi qui entreprenais la fouille chez le préfet ? À présent je suis à même de te répondre : je ne pouvais pas jouer deux rôles. Ou bien je faisais semblant de marcher dans sa combine, et je pouvais sauver ta femme ; ou bien je subtilisais le dossier, et c'en était fini des chances de retrouver Cheryl vivante.
 - Quitte à ce que je découvre des choses gênantes à ton sujet ?
 - Je te devais bien ça, le Poulpe.
 - Autre chose, Vergeat...
 - Oui ?
 - Pourquoi ce choix : moi, plutôt que lui ?
- Vergeat soupira avec résignation tout en le regardant, les yeux plissés par le sarcasme.
- T'es un fouille-merde, le Poulpe ; mais tu restes contrôlable. Lui, non. Morisseau était devenu un individu dangereux : aussi dangereux qu'un missile balistique dont on a perdu le contrôle après le tir.
 - Que vas-tu faire de ce dossier ?
 - Le lire.
 - Ensuite ?
 - Garder ce qui me concerne, puis remettre le reste à l'IGS, qui le classera probablement secret d'État.
 - Bardot, dans tout ça ?
 - Il sera libéré sous quinzaine et réintégré dans ses fonctions, je te le promets.
 - Et ce sixième homme ?
 - Quel sixième homme ?

- Celui que l'inspecteur Bardot était censé incarner.
- Il n'y a plus de sixième homme. Affaire classée.
- En somme, tout le monde ferme sa gueule !
- Je préfère ça à la vindicte populaire.
- Une fois de plus on roule le peuple.
- On ne le roule pas, on lui évite des insomnies.
- Y a pas à dire, Vergeat : toi et moi, on ne s'entendra jamais.
- J'y compte bien. Adieu, le Poulpe.

Ce matin-là, le soleil vint les cueillir dans la blancheur des draps.

Cheryl s'étira comme une chatte en passant les doigts dans sa crinière blonde. Elle rejeta le drap, laissa son corps boire un instant la chaude lumière du soleil filtrant à travers la fenêtre et emplissant la chambre, dont le carrelage renvoyait l'éclat au plafond comme un miroir d'eau.

Un silence total régnait à l'abri des doubles vitrages. Cheryl était demeurée une bonne partie de la nuit sans dormir. Mais, curieusement, elle se sentait bien. Elle avait pensé à Gabriel et médité sur leur amour commun. Elle se disait que ce qu'il faisait à l'extérieur ne la regardait pas ; mais elle se le répétait si souvent qu'elle en venait à mettre en doute la vérité de ce principe. À contrecœur elle avait dû reconnaître qu'elle lui appartenait et qu'elle vivait depuis quelque temps avec l'espoir qu'il lui ferait un gosse et qu'il en assumerait la paternité. Cette franchise envers elle-même avait aussi son revers : Cheryl se haïssait à l'idée de penser que tout dépendait de lui, qu'elle n'attendait qu'un improbable assentiment de sa part pour être pleinement heureuse. Et, comble de l'absurde, depuis peu, et à la lueur de ce qu'il venait de faire pour elle, elle s'était mise à croire qu'il se plierait à son désir et que ce n'était qu'une question de temps.

Elle se retourna dans le lit, regarda son Poulpe et lui ébouriffa les cheveux, estimant qu'il avait suffisamment dormi.

- Salut, sauveur !

- Salut beauté.

Cheryl se glissa contre lui et, tout doucement, lui mordilla l'oreille :

- Je n'avais jamais remarqué que tu avais des oreilles si grandes.

- C'est pour mieux t'écouter, mon enfant !

- Ni de si grandes dents.

- C'est pour mieux te croquer mon enfant.

- Quant à cette queue...

- C'est pour mieux te...

Le Poulpe s'arrêta, stoppé net par les lèvres de Cheryl qui se posèrent sur les siennes.

- Un cattleya, monsieur le loup ?

Gabriel sourit. Il semblait n'opposer aucune résistance à l'énigmatique proposition. D'une légère caresse du pied, Cheryl leva son sexe comme un calice avant la consécration et l'enfourcha sans plus attendre.

- Ne me dis pas que tu as lu Proust ! soupira-t-elle en amorçant un langoureux va-et-vient.

- Suffisamment pour me rappeler que le cattleya était le mot de code d'Odette et Swann pour « faire l'amour ». Mais, dis-moi : te serais-tu cultivée durant ta séquestration ?

-Je m'emmerdais tellement que j'ai fini par demander qu'on me prête un livre.

- Et tu t'es attelée à *La recherche du temps perdu* ?

- Le titre me paraissait de circonstance.

- À ta place, j'aurais relu les lettres de Joyce à sa femme ; c'est plus stimulant.

Sur quoi le Poulpe lâcha un petit rire hébété et la saisit par les hanches, la soulevant et la laissant retomber sur lui. Cheryl se laissa aller en arrière ; elle respirait maintenant très fort. Gabriel la sentait venir tout doucement. Il la fit rouler sur le dos, recommença ses va-et-vient tout en regardant les seins de Cheryl qui s'accrocha à ses épaules, les yeux fermés. Elle allait jouir. Alors le Poulpe lui fourra sa langue dans l'oreille, un petit truc qu'elle lui avait suggéré un jour de lui faire à cet instant précis parce que ça la faisait monter au ciel, aussi sûrement que sainte Thérèse prise de béatitude. Il accéléra le mouvement. Bouche ouverte, Cheryl se mit à jouir en même temps que de la gorge de Gabriel sortait un râle sourd. Cela dura une bonne minute avant qu'ils ne retrouvent une respiration normale et ne reprennent conscience de la réalité terrestre.

Lorsque Cheryl se tourna vers lui, Gabriel découvrit un visage déconcerté et baigné de sueur. Elle le prit par le cou et appuya son front contre le sien. Elle ne put que bredouiller :

- Gaby.
- Oui, bébé ?
- Rien.
- Pas de brûlantes déclarations post-coïtales ?
- Si.

Elle descendit d'un cran, se transformant en pelote de chat contre son ventre. Le Poulpe posa sa main sur sa crinière tandis que Cheryl, en bonne chatte, fermait les yeux à chaque nouvelle caresse.

- Je t'écoute.
- On va bientôt avoir quarante balais.
- Et alors ? Tu crains pour notre libido ?
- Non, pour mes ovaires. Il serait temps qu'on ait un gosse, toi et moi.

Tout à coup, Gabriel se sentit traversé par un courant froid. C'était le genre d'annonce qu'il détestait par excellence. Pire que si on venait de le décorer de l'Ordre du mérite pour le rôle qu'il avait joué dans la libération d'un inspecteur de police.

- Je t'en prie, Cheryl : lâche-moi avec ce même !
- Je parle sérieusement, Gabriel.
- Raison de plus.

Cheryl se redressa, croisa les bras sur sa poitrine. De rouge, son visage avait soudain viré au vert.

- Il serait temps de vieillir un peu, le Poulpe ; t'es un vrai gosse. La preuve : dès que tu as fini de jouer les d'Artagnan, il n'y a plus qu'une chose qui compte pour toi : ta saloperie d'avion, ton Polimachin !

- Karpov.
- Quoi ?
- Polikarpov. C'est pourtant simple.
- Ce coup-ci, je ne me ferais pas avorter, poursuivit Cheryl, tout à son

trip de femme enceinte.

- Suppose que ce soit des jumeaux, intervint Gabriel.
- Qu'est-ce que tu dis ?
- Ou pire : des triplés ! On a déjà vu ça.
- Peut-être. Et alors ? On ferait avec.
- Toi, oui. Mais moi ?
- Quoi, toi ?
- Ben, c'est plus un Polikarpov qu'il faudrait que je retape, mais deux !

Table of Contents

- 1 « Sida, sida »
- 2 Du Botero à la Sainte-Scolasse
- 3 Où il est dit que MLF, BRB et anarchie ne sont pas incompatibles
- 4 Où il est dit qu'un flic peut en cacher un autre
- 5 Où flicaille rime avec canaille
- 6 Initiales B.B.
- 7 Facit indignatio versum ou De l'avantage et de l'inconvénient d'être amoureux
- 8 Du mauvais goût de la cuisine américaine en particulier et du système ripou en général
- 9 Du handicap qu'il peut y avoir à être en compagnie d'un poulpe
- 10 Où il est question d'arroseurs arrosés, et inversement
- 11 Où, pour paraphraser Montaigne, il est dit que le profit de l'un est le dommage de l'autre
- 12 « Dis-moi ce que tu lis, je te dirai qui tu es »
- 13 Où Cheryl retrouve son Poulpe et par là même découvre qu'un préfet peut faire figure d'un SDF qui n'a pas plus d'avenir qu'un pouilladin déambulant chaque jour sur les trottoirs de la Popinque
- 14 Où l'on reparle de Proust, de chasseur russe et de grossesse, le tout sur fond de cattleya